

Un amour de quat'sous

La valise grise en carton pâte gisait sur le pont que des matelots s'affairaient encore à lessiver à grand eau. Elle était énorme sa valise, profonde, modulable à volonté presque . Un camarade et un ami qui se disait sans rire n'avoir pas d'arbre généalogique mais avoir été rejeté par une lame de l'Océan Indien sur les rivages d'une contrée, la sienne, dont il exérait et le nom et les princes diamantés - ce camarade lui fit donc cadeau de cette valise quelques années auparavant, en prévision de ses errances futures. Son ami ne s'y était pas trompé. Il gît aujourd'hui dans les entrailles des pentes douces d'une montagne toujours verte, dans un pays où des négociants doublés de stratèges cuvent depuis mille ans leur délire de revanche dans une terre qui a inventé, et vécu jusqu'à l'ultime ivresse, la tolérance et la fraternité entre les hommes.

Les passagers arrivaient sur le pont par petits paquets successifs, presque furtifs, chargés de leurs bagages de pacotille. La pacotille avait encore de beaux jours devant elle dans ces contrées de la nudité. Il détourna son regard, et regarda la mer qui voguait plate et silencieuse vers une destination en cercle vicieux.

L'échéance de l'errance - un terminus précaire au fond - l'amertume due aux combats inachevés - le "corps du délit" ayant salivé et de nouveau succombé devant la brillance du toc et les clameurs de la bestialité suave - étaient là, debout sur le pont, se tenant par la main, minces silhouettes immobiles, élancées comme deux peupliers perfides, le scrutant de leurs yeux haineux mais apeurés. Il les regarda à son tour sans étonnement. La vision lui en était devenue familière depuis le temps où il vivait en marge des villes, à l'image du fauve blessé, mais la rage au cœur et l'espoir au poing. Il détourna la tête, leur tourna le dos et à la pénombre de sa valise vide, il songea un instant au train dément de la veille qui dévorait

dans un appétit effrayant le sillon des villes assoupies et la trajectoire nord-sud des tunnels hurlants.

Il vit alors s'éloigner comme une vision qui marche à reculons les rivages de l'autre altérité baignés dans la brume d'un soir d'été. Son corps lui semblait étranger; il pouvait parfaitement appartenir à n'importe qui parmi ces passagers de la nuit. Il ne s'appartenait plus et avait conscience de cette sensation étrange. Il resta sur le pont regardant s'affairer ses frères de l'exil autour d'énormes sacs à provisions. Ses frères s'empiffraient, l'œil norne, une moue de dégoût certain marquant leur faciès d'hommes rompus aux durs labeurs. Ils mastiquaient en silence en se répétant que mourir noyés, mais la pause pleine, n'est pas du tout mourir. Mais ce serait plutôt là une revanche éclatante sur la mort ! Il réprima vite le fou rire qui commençait à le secouer au ventres. La décence l'exigeait.

Le bateau venait de larguer les amarres et il entendit résonner alors distinctement dans sa tête le bruit métallique d'objets qui chutent, dévaler les hauteurs, se rattraper, se bousculer dans leur effondrement désordonné et enfin se taire, s'immobiliser. Il s'allongea à même le pont, étreignit sa valise vide et s'assouplit.

Une immense tristesse, impétueuse et tyrannique oppressait sa poitrine. Dans un assaut soudain et meurtrier, cette visiteuse de la nuit, dont il connaissait bien la source et les méandres pernicieux, faillit cette fois le tuer par strangulation. Bientôt, il s'endormit dans la tiède moiteur de la brise marine. Le bateau longeait encore les côtes.

Vers une heure du matin, peut-être beaucoup plus tard, le téléphone se mit à tinter piteusement de sa grêle sonnerie héroïquement aphone. Même dans l'agonie, le frêle téléphone noir de sa chambre d'hôtel voulait avoir raison de l'usure du temps. Il prit acte de l'insolente bravoure de l'insecte et décrocha. C'était le veilleur de nuit, un indicateur de police aspergé de gros rouge, abreuvé d'injures et de menaces de représailles en guise de rémunération, un repris de justice doublé d'un taulard en sursis. En un mot, une minable crapule comme aiment en exterminer dans la joie absolue les bandits d'honneur des temps héroïques. Le jeune étudiant était donc attendu à la réception. Un homme, un interminable ver de terre qui a passé sa vie à s'entortiller, à se frotter les mains en toute saison et à braire comme un âne pour rendre son rire bestial plus contagieux, croyait-il, cet homme-là était

adossé au comptoir de la réception de « l'exclusion" et disait vouloir le voir pour une affaire gravissime. D'un bond, ils traversèrent le boulevard et prirent place dans la voiture, un horrible monument de ferraille étincelant sous les feux des réverbères. Sur le siège avant se tenait une jeune fille, ou une femme, qu'il ne reconnut pas. Mais une fois assis à l'arrière et à la voix, il reconnut l'étrangère. Une créature toute menue, en pleine fougue de l'adolescence, d'un rouge écarlate, respirant la santé et le four de sa bonne et belle misère, explosive comme un obus de mortier, cette chose-là, simple tempérament dénué de caractère, demandait son amitié.

Il avala sa salive presque douloureusement et regarda du côté de l'énorme bâtisse qui jouxtait son hôtel « l'Excelsior". L'Excelsior", ce triste repaire de punaises nourries à satiété, indolentes et suicidaires sous la fiévreuse recherche tactile de l'étudiant ivre de sommeil. Il gardait le silence en pensant à l'énorme bâtisse dont il distinguait dans la nuit bleue les murailles et la toiture. Ses pensées n'avaient rien de bienveillant. Le jeune homme de vingt ans déjà se méfiait de toutes les citadelles, fussent-elles citadelles du savoir. Et d'ailleurs qui oserait prétendre que le savoir fait bon ménage avec les citadelles ? On n'arrime pas le savoir. N'était-ce pas là précisément, dans cette citadelle et en son nom, que des moines infligèrent, au Moyen-âge et au delà, le "savoir" théologique à des esprits libres qu'on livra ensuite impunément à la colère inquisitrice des Papes ?

Son silence lui semblait perdurer. Il revint mentalement à la chose qui le questionnait encore du regard. Cette jeune fille, il ne la vit que rarement au bras d'un ouvrier coffreur. Une scène d'un comique à la fois grotesque et pathétique fit irruption dans sa tête et se présenta, limpide et minutieuse, à sa vision : un couple vraisemblablement fait, modelé, se promenait en trébuchant sur les mottes d'un champ fraîchement labouré. La chose était habillée de rose, petite de taille et rondelette. Deux autres promeneurs, ébauche suspecte d'un couple qui ne se fit jamais, jeunes eux aussi, étaient là, jetés dans l'espace ocre du champ caillouteux que flanquaient à gauche la voie ferrée, et à droite, une autoroute naissante. L'endroit était plutôt métallique, minéral à proprement parler, transpercé d'une rangée rectiligne de pylônes électriques. Il n'y avait nulle trace de cette douceur champêtre tant sublimée dans les livres qu'il n'avait pas lus volontairement. L'Ibère, qui portait

fatalement un prénom de sainte, était simplement le démon en chair et en os. Sa compagne d'un jour n'était rien d'autre que le démon lui-même. Voici pourquoi. Après avoir pris, seule et souveraine, la décision toute dévergondée de l'embrasser avec fougue sur la bouche, c'est-à-dire de lui planter sa denture proéminente et jaunissante dans la chair endolorie de son pauvre museau de vierge damoiseau, après l'avoir étouffé et si passionnément malmené sans qu'il eût ressenti ou montré la moindre élan de réciprocité, subitement elle s'éloigna en repoussant son corps raide. Le jeune homme eut alors la bêtise de croire à sa délivrance finale. La jeune fille au prénom de sainte, dont le corps avait du reste la splendeur et la souplesse d'une tige de blé, s'éloignait donc en gardant la tête baissée ! Mais pourquoi fixait-elle aussi obstinément la terre ? Était-elle prise de honte ? De remords ? Oh que non ! Elle était simplement à la recherche de grosses pierres bien tranchantes, de pierres sévèrement sélectionnées. C'est que l'Ibère ne transigeait pas sur l'exigence de la qualité ! Et l'Ibère de se mettre alors en position de tir. Croyant d'abord à une course-poursuite, il esquiva avec une certaine élégance - qu'il voulait au fond de lui-même non équivoque - les pierres qui commencèrent à devenir rapidement déluge. Il dut alors vite se rendre à l'évidence et prit ses jambes à son cou. tant pis pour ses faux airs de bel étalon au galop ! Et encore plus tant pis pour l'esprit de charme ! Seul son salut physique et immédiat lui importait. Dans sa course effrénée, il faillit souvent trébucher et s'étaler de tout son long sur ces mottes de terre aux aspérités endurcies et tranchantes; mais la seule idée de se laisser rejoindre par cette furie en campagne décuplait sa rage de fuir. Enfin, il dut son salut en s'abritant derrière un talus que longeait la voie ferrée : le passage d'un train hurlant dressa un rempart salvateur entre le fugitif et sa poursuivante, l'Ibère aux mille taches de rousseur. Haletant, les oreilles chauffées à blanc, il était dans un état lamentable, en colère contre lui-même. Il se sentit vaguement humilié et ne sut sur le moment que faire. Mais il sentit tout de même les fourmillements du rire montrer insidieusement vers sa gorge et son faciès ; il se laissa alors aller à une frénésie de rire qui le fit pleurer et légèrement pisser dans son slip. L'image tragico-comique de l'Ibère soudain métamorphosée en amazone assoiffée de sang - le sien précisément, pour avoir été coupable de n'avoir rien "fait" alors même qu'il fallait "faire" - le subjuguait littéralement de rire.

Son interlocuteur, son interlocutrice - dans la brume épaisse de certains rêves, les êtres sont parfois asexués - l'écoutait gravement et semblait amusée. Ce confident du rêve, surgi ex-nihilo, se rongea les ongles jusqu'au sang, son front étroit, ridé et taciturne lui donnant l'air d'un coopérateur qui ignore ce qu'est le remords et ce qu'est le pardon. Il en prit acte et poursuivit son récit par bribes saccadées à l'intention, molle et moins évidente, de son hôte asexué. En livrant par paquets successifs les méandres obscurs et tumultueux que furent ses jours, il s'acheminait inexorablement vers la rupture d'avec l'immonde crapule qu'il banit à la minute même de son champ de vision. Il s'enferma alors dans un mutisme obstiné et tourna le dos à cet hôte indigne qu'il venait de surprendre en flagrant délit d'indifférence. La crapule n'était rien de plus qu'un froid statisticien qui dessine la courbe de fréquence des visiteurs de géhenne.

L'ouvrier-coffreux, propriétaire peu modeste d'une tonne de fer étincelante et dérisoire, baillait à se rompre la mâchoire en se grattant, sans retenue et sans pudeur mais dans l'extase absolue de son animalité triomphante, les morpions incrustés dans ses testicules. Les jeunes gens comprirent alors et quittèrent la voiture pour se laisser traîner par la pente du boulevard. Le jeune homme partit donc dans la nuit en compagnie de la chose, en sachant bien être lui-même une autre. Ils entrèrent - lui légèrement apeuré par le sordide sinistre des lieux - dans un bar, comme seul le début des années soixante savait le faire, pour boire un ballon de pastis à trois francs. Cette nuit-là, la chose, l'obus de mortier, la jeune fille à l'odeur de foin se fit dérober de son unique veste rouge-bordeaux l'équivalent de six repas de restau-U; ils firent à pied, à l'aube naissante, tout le rayon centre ouest de la ville endormie; ils gravirent, dans les rires étouffés et la peur de la concierge, les sept étages par l'escalier de service menant à sa chambre de cinq mètres carrés. Une chambre froide et nue comme un ver de terre, une mansarde sous les combles de la honte diamantée, cette réplique bourgeoise d'une aristocratie défunte.

Deux mille cinquante trois jours les mirent face à face dans le bonheur tranquille qui ne se désintéresse pas d'autrui, mais parfois aussi dans l'adversité et l'acharnement de la guerre de position. En cours de route, ils accouchèrent, l'un et l'autre, d'un monstre qui ne demandait qu'à devenir humain, anonyme mais légitimement humain. Quant à la chose

répondant au nom d'Irena Iroun, elle accoucha, encore une fois et un peu plus tard, de sa propre image. Mais seule cette fois. Elle mit bas sans effort. Une bestialité qui se dédouble en somme. Cet accouchement sans douleur n'était en fait que la réplique parfaite de ce qu'elle a commencé par être : une immondice sans autre non que le sien propre, une immondice parfaitement incrustée dans l'ordre ou le désordre des choses, bref une chose tout humaine. Un vague résidu de "Loyauté" - froidement calculée ! - l'amena à revendiquer le dédoublement de sa bestialité, mais le stratagème échoua lamentablement. Les fulgurantes noires de l'aurore sont éblouissantes de clarté ; elles rendent aussi aphones. Il aurait désiré que la revendication de sa liberté ne cessât jamais. car les attermoissements, les coups de théâtre successifs, identiques dans leur essence et enfin la trahison plate des minus minent la santé, assomment par leur ennui.

Il ouvrit les yeux, passa la main sur le visage et la retira humide de moiteur marine. C'est du moins ce qu'il crut. Et s'il avait hurlé, sué pendant son rêve jalonné de cauchemars déferlant de loin ? Il fureta d'un œil penaud les environs immédiats de son territoire - son propre corps, sa valise vide et son périple dans le néant gris-mauve de son passé récent - et entendit, soulagé, la respiration régulière des dormeurs repus.

Il écoutait battre le cœur du bateau presque immobile, en équilibre précaire sur l'onde noire. Les étoiles clignaient de leur œil de cyclope ; elles étaient franchement ridicules et semblaient ne servir à rien cette nuit-là, sinon à narguer les poètes nerveux. Ce qui n'est pas là une mince affaire : la poésie est aussi à ce prix. La traversée se passait bien : ses frères s'étaient inutilement offert leur repas orgiaque car la mort par noyade n'était plus à l'ordre du jour. Il s'offrit une cigarette forte et généreuse qui l'aida à mieux cibler ses imprécations contre Don Quichotte, et contre Don Quichotte, son alter-égo. Il resta longtemps dans cette position de prostration, hébété sous les coups de boutoir de sa mémoire sans complaisance et sans merci, livré crû aux assauts dévastateurs d'une souffrance compacte qui l'écrasait de son poids énorme. Il parvint à provoquer encore une fois le sommeil qui vite eut raison de lui. Histoire d'être ailleurs, dans le réconfort et l'alibi du rêve ou du cauchemar. C'est d'évidence de la pleutrerie ! Il en rougit jusqu'au bout des ongles dans son coin de pénombre artificielle.

Au détour d'un parc sombre de banlieue, à la faible lueur d'un réverbère public fatigué, debout sur le gazon gras, spongieux, noir, d'une allée de promenade pour aristocratie ouvrière ivre de ses forfaits passés et à venir, le jeune homme au pâle visage émacié vint regarder les façades borgnes, d'autres aveugles, d'une rangée de préfabriqués aux portes étroites de bordel. Il revint quelquefois explorer le gîte de la bête immonde. Un tas de chair rose rasée de près jour et nuit, une pute épaisse grassement gratifiée par ses maîtres pour ses bons et loyaux services, pour ses délations, se terrait là. Une nuit d'octobre, il la débusqua. Le délateur, le charognard hurla : une cataracte rouge vomit son élan impétueux et inonda sa gueule de briseur de grève. Irena Irooun était là, vociférant, gesticulant, pitoyable et sans consistance, indécente comme un pantin désarticulé.

Le souffle caniculaire d'une matinée d'enfer le surprit, au sortir de son sommeil, en l'inondant littéralement de torrents de sueur. Le bateau filait droit vers les entrailles de la côte. La ville blanche, perchée sur ses hauteurs escarpées, scintillait de toute sa splendeur immaculée, digne vengeresse de l'affront inadmissible. Il sourit à la ville blanche comme l'on sourit à sa mère et, au fond de son être inaccessible, inexpugnable, il se blottit avec force et tendresse. Il se sentait bien, très bien même dans le giron de l'honneur retrouvé. Le bateau glissait lentement sur le plat miroir de l'eau que seules faisaient frissonner d'éphémères panaches blanchâtres. Arborant fièrement la pointe effilée de sa proue, le bateau se consumait en épanchements bruyants en allant à la rencontre de la ville blanche, cet autre havre nourricier des damnés de la terre. Les hurlements répétés de la sirène du bateau semèrent une espèce d'effervescence faite d'émoi fiévreux et saccadé parmi les passagers. Mais lui, il se hâta seulement de ramasser dans sa tête ses débris épars, ramena à soi sa valise vide qu'il fustigea d'un regard sombre, sans nom. Il faillit succomber à la tentation de la jeter à la mer, mais il se retint, honteux de cet éclat de déloyauté. On n'éconduit pas son passé, on ne le jette pas à la mer; on peut lui tourner le dos, l'acculer à rendre gorge, l'enfermer dans un tiroir sans clé mais on ne peut le rayer d'un trait de plume. Ni le couvrir du linceuil de l'oubli. Terrasser son passé, c'est possible. Mais alors que faire de ses balbutiements de perpétuel moribond ? Les écouter sans faiblesse, leur rendre leur dû sans faire halte une seule fois.

Il débarqua parmi les siens, laissant derrière lui, sur l'autre continent, de solides amitiés élaborées dans et malgré la grisaille des jours. Il se promit d'aller les retrouver dès que sa convalescence se fût terminée. C'est qu'il les chérissait ces bipèdes venus de tous les bords et de partout, et que l'unité du but et de l'action - rendre meilleure la canaille humaine, - transfigurait en partisans. Il passa rapidement les formalités de police et de douane mais sa valise vide, grise et modulable à volonté, déclencha franchement l'hilarité d'un douanier. "Est-ce tout ce que vous ramenez de là-bas, mon frère ?, " lui lança sans méchanceté l'homme. Mais le regard vengeur et meurtrier de son chef le figea net dans son débordement de familiarité et de jovialité toutes fraternelles. Ils se saluèrent très courtoisement, gentiment, presque en complices. Le douanier restait tout de même perplexe qu'une aussi grande valise ne puisse contenir que des livres, peu de livres, et du linge sale, très sale.

L'homme quitta les larges artères asphaltées du port qui s'agitait de toute sa carapace osseuse, métallique, sous le soleil de juin. Il s'engouffra, en les escaladant, dans les ruelles ombragées, hautaines, insolentes et sinueuses de la ville arabe. La ville immaculée sera de nouveau son havre. Cela, il le savait; il le pressentait à l'aube de ses vingt ans, quelques dix ans plus tôt ; lorsque l'Algérie vomit, dans un ultime sursaut libérateur, ses oppresseurs jusqu'au dernier.

Il prit un raccourci et déboucha à la rue de Tanger. Là, il entra dans une immense gargote blanche éclaboussée de néon à profusion, tiède et familière, tendre et fraternelle. Il ingurgita, sans retenue et la liesse dans les yeux, deux plats énormes de sardines frites et un bol rempli à ras-bord d'haricots au cumin. Dehors, à l'ombre des arbres centenaires d'une terrasse de café, il se mit méthodiquement à l'écoute de son corps et de sa tête. Tous les deux avaient le rythme silencieux d'un mécanisme d'horloge qui marche. Il se dit qu'il ne pouvait oublier de récupérer sa valise vide laissée à la consigne du port. La fraîcheur des lieux, la ligne contrastée des arcades fuyant en perspective d'ombre et de lumière, les clameurs de la ville qui crie sa joie et sa fierté de se refaire en se faisant, le rivèrent pour l'après-midi sous ces platanes de l'espérance. Il savourait jusqu'à l'extase ces brefs moments de paix immédiate, impérieuse. Bien au-delà de la fin de la canicule, lorsque les derniers

rayons eurent noirci et rapetissé les minarets et les immeubles, l'homme quitta son siège en fer forgé et se lanca à l'assaut des hauteurs d'Alger dont il ne pouvait avoir raison que par la technique illusoire des faux raccourcis. Car si l'on voulait émousser le tranchant de l'escalade abrupte, il fallait à tout prix payer de son temps. Donc abandonner la certitude des raccourcis pour les reliefs plats.

La ville scintillait de tous ses feux et, parée de ses palmiers hautains, psalmodiait le récit silencieux de sa gloire passée et à venir. Ce soir-là, Alger éclaboussait les étoiles incrédules. Sa baie, rasoir en arc argenté, gardait la ville qui exhalait ses dernières bouffées caniculaires. L'onde noire de la baie se racontait elle aussi, dans la pudeur de ses chuchotements effrénés, les chaînes de ses enfants naguère fusillés, guillotins, l'écume aux lèvres et le serment au front. Il resta longtemps allongé sur l'herbe humide à fixer la baie d'Alger - un cimetière inanimé au tranchant désormais paisible - qui s'étirait pour s'évanouir enfin dans la brume de la haute mer, ligne imaginaire du néant oculaire. L'homme quitta le boulevard aux six cents mille livres calcinés. Il n'était qu'aux premiers paliers de son escalade.

Alors presque furieusement, il attaqua les chemins montants qui le menèrent au neuvième étage du minuscule logis de son ami. Là, tard dans la nuit, ils mangèrent un énorme plat de pauvres fait de semoule et de pois chiches, rirent aux larmes au souvenir de leurs virées d'adolescents dans la ville plate de leur enfance. Une ville de faux lacs et de lagunes, exhalant du côté du port - dont l'indécent index effilé raille depuis cent ans la sieste imprudente de la ville et ses gloires repues - l'odeur pestilentielle du poisson crevé ou des prises invendues. Une ville où s'élançaient dans une étreinte tranquille et irrémédiablement solidaire les dédales humides des réduits sordides de Rachel la Juive, de Delenda la Citadine ou de Gilda la Calabraise et les échoppes des bouquinistes terreux sentant l'herbe et l'extase.

La nuit finissait doucement de mourir en avalant subrepticement ses derniers lambeaux ; et à l'aube naissante d'un jour humide, mais déjà tiède, il dévala les vertes hauteurs par les sentiers abruptes des ravins escarpés. La plaque métallique de la mer de partout l'éblouissait, l'épiait, le surprenait en flagrant délit d'extase, le subjuguait. Et si un talus ou quelque

broussaille en colère la lui masquait, de nouveau elle surgissait et s'offrait à lui, aimante et souriante dans la pâleur muette du matin. Les timides clameurs de la ville qui s'éveille n'offusquaient en rien la quiétude de ce matin d'été où même les oiseaux, ces frères mécaniques écervelées, étaient saisis de frayeur et d'inertie stupéfaite. D'un ravin à l'autre, l'homme déboucha sur le boulevard des six cents mille livres calcinés. Un boulevard désarme vierge de toute souillure, regardant du haut de sa tranquille bonté non le port qu'il semble négliger, mais la mer, la mer et son infini au-delà. Le dépositaire de la mémoire collective, le scribe des morts et des vivants a vu, il n'y a pas si longtemps, de ses grands yeux ahuris, endoloris, les flammes dévorer ses entrailles. les siennes propres, sous son regard médusé, pétrifié sous l'assaut meurtrier de la trahison. Le vagabond du matin comprima alors dans un juste verdict vengeur, légitime et sans appel les Orsini, les Susini et leurs maîtres à penser. Des cafards hideux de la bestialité intégrale, et rien d'autre !

Plus loin, au Front de mer et au Square Port-Saïd, il prit le bus pour rentrer enfin chez lui : histoire banale d'être entre quatre murs qui lui soient propres dans une certaine mesure. Dans l'appartement gris-vert, une sorte de poste de police, tout était froid, moisi, vide, sans âme. Il se fit beaucoup de café pour rester éveillé et scruter l'étonnement sans réponse que lui inspirait curieusement ce lieu de la désolation et du silence. Un silence dangereux générateur d'autres silences : celui de l'abondons, de la trahison et de l'indifférence. De cela, de l'effondrement, de la débâcle, du moi épars, brisé et consumé, de la mise à mort dans l'aveuglante poussière des midis caniculaires, l'homme n'en voulait pas. A aucun prix.

Comme par effraction, un flot bourdonnant pénétra violemment son crâne et l'image d'un petit être habillé de noir, claudiquant légèrement sur l'asphalte pas encore givrée du trottoir, le tuit un moment figé dans le couloir gris-vert. Les derniers métros se faisaient rares, mais sa ponctualité de minuit, à la lisière d'un bois où des monstres en fourrure à la denture platinée promenaient leurs chiens arrogants, le gratifia de ses émotions de resquilleur. Sa ponctualité était à la mesure de son amour naissant, mais déjà grave, pour ce petit être tout de noir vêtu et qui venait, le cœur battant, à sa rencontre à la bouche du dernier métro. Il se dit à haute voix, mais regretta aussitôt ce monologue au prélude sonore, qu'à vingt ans on peut flamber tranquillement 2053 jours d'une vie et récolter le néant. Cela

se fait. Sinon que dire de ceux qui flambent la vie, d'un bout à l'autre, et ne récoltent de leur vivant que les cendres de l'espoir ? Brasser des paquets de vent et finir à genoux, au fond d'une impasse ! L'image lui parut assez drôle et il en rit un peu. Mais son rire avait une tout autre tonalité, une tout autre sonorité que d'ordinaire.

Ceux de ses camarades, que des chiens dressés en Allemagne - l'autre Allemagne - et des chiens en uniforme ou sans avaient traqués dans le froid des nuits d'hiver, n'attendront plus. Il sortit en claquant furieusement la porte. Les impasses portent bien leur nom. Et puis la grisaille des "meubles de fonction", surtout leur dérision, ont fini par faire leur effet en lui gâchant l'humeur qu'il avait auparavant presque égale. Il alla voir un corpulent korghli sexagénaire que les imprécations des rabbins du Caire ou de Lisbonne avaient frappé de "malédiction éternelle" pour ses concubinages avérés avec des jeunes filles juives et vierges. Le sacrilège en devenait purement et simplement double ! Le vieux, fougueux et enthousiaste comme un jeune homme de vingt ans, promit et fit le nécessaire dans les quarante huit heures. D'autres fugitifs vinrent alors peupler les réduits humides du partage et de l'hospitalité humble et fraternelle, juste au pied des hauteurs de la ville, face au Front de mer où ils aimaient laisser chevaucher à bride abattue l'utopie toujours possible.

En quittant le vieux condamné à mort, les rues en pente de la ville l'enveloppèrent vite de leur chaleur et de leur ferveur pour le pousser enfin, sans concession et sans compassion au devant de la consigne du port, au devant de son moment de vérité. Comment apprivoiser la souffrance ? Par le mépris et la pudeur ? Comment la tenir en respect, en repousser les assauts dévastateurs, en exorciser la hideur ? Comment ?

Il récupéra sa valise vide exactement comme l'on ramasse un objet qui nous appartient, mais dont on ne sait plus quoi faire au juste. Longtemps il longea, sous le soleil encore assez brûlant, les grilles du muret d'enceinte du port. Sa valise n'était assurément pas bien lourde à porter ; mais elle avait pour elle, et contre elle, son énorme gabarit. Son sinistre aspect terreux, et son gris originel pas très engageant qui a fini par virer à l'indicible immonde, le mirent de mauvaise humeur alors que l'après-midi était si radieuse. Le désastre géométrique qu'était sa valise, sa laideur parfaite et absolue lui arrachèrent soudain la décision irrévocable

de l'alléger. Ce qu'il fit immédiatement, mais en gardant les livres : le linge sale, il le livra aux rôdeurs de la mer. Il était silencieux et gardait la tête basse. La marée haute de la nuit viendra engloutir ce linge sale de tous les jours de l'existence.

Au soleil couchant, le cité populeuse surgissait d'un creux verdoyant à longueur d'année ; elle surgissait d'une mer de verdure sa cité populaire et populeuse où des ruées d'enfants dictent leurs lois ludiques aux grands et où des moutons suspendus aux nuages paissent, ahuris, dans les balcons. Des groupes de travailleurs venus de l'est discutaient en faisant les cents pas devant leur cage d'escalier. Affables et courtois, ses voisins. Oui, très certainement. Mais qui aurait pu les suspecter alors qu'ils troqueraient l'espoir, le leur et celui de leurs frères les damnés, contre de la pacotille en contrebande ?

Le placard d'une chambre vide sentant le moisi, et où il n'entrait jamais, servit de tombe ouverte à la valise vide. Bien plus tard, à la manière des huissiers notaires, il constata sans émoi et sans chagrin que les rats firent de sa valise vide leur régal quotidien. Une valise en carton-pâte, grise, terreuse, hideuse et qui n'a pas résisté aux assauts du temps et à la morsure des rats et de l'adversité. Voilà toute l'affaire dans sa nudité simple. La valise vide n'est plus de ce monde. De son fier gabarit, de son tonus et de son allant qu'elle arborait quelques années auparavant, seul un petit amas momifié, uniforme et grotesque a survécu. Mais les lambeaux pantelants, déchiquetés de son passé s'incrustèrent dans les méandres pétrifiés de sa mémoire, à l'exemple de ces soldats qui reviennent du front, vivants mais les mains ballantes.

Il descendit s'acheter quelque nourriture en conserves et beaucoup de vin de chez l'épicier, une canaille à la note toujours salée, au regard toujours torve et qui ne fait jamais de crédit. Dans la cuisine où seules trônaient une gazinière d'un autre âge - mais d'une efficacité et d'un esthétisme certains - une vieille table en bois et une unique chaise, il vit en s'attablant une caisse en carton qu'il ne vit jamais auparavant. Elle gisait là, elle aussi, dans son coin, seule et esseulée. On eût cru qu'on l'avait délibérément négligée, abandonnée. Ternie et toute rabougrie par l'humidité, le temps l'avait fripée et aussi décolorée. Seule la dernière syllabe du mot "fragile" résistait encore. Il l'ouvrit. De vieux journaux et des

prospectus inutilement lourds, que l'ancien locataire destinait sans doute à la benne des éboueurs, remplissaient la caisse. En les feuilletant à même la caisse d'un œil distrait, il sentit entre les doigts la forme épaisse et compacte d'un cahier.

Une écriture fine et serrée parcourait à l'encre noire les pages du cahier aux deux tiers. L'auteur anonyme du texte consignait dans ce cahier d'écolier des faits, des événements, des anecdotes, des témoignages détachés et donc froids, alors que dans d'autres passages il tranchait à vif, la rage au cœur et le remords aux tripes. Au fil de sa lecture, l'homme qui savait parfaitement avoir parcouru l'exacte moitié de sa vie, comprit que ce texte n'avait pas d'ossature, mais était vomé. A l'exemple de la vie même. des jets successifs, une juxtaposition de pans en mosaïques éparses mais fascinantes où les brides déchiquetées d'une femme, hideuse méduse infâme, frémissaient, tièdes et pestilentielles, sur la scène de l'impudeur et de l'ostentatoire.

Il posa le cahier d'écolier sur la table et attaqua à même la casserole sa pitance du soir. Son premier verre de rosé pas trop frais lui fit l'effet d'une délivrance exquise. La tête pétrie de mensonges d'un courtier pied-bot, éméché à iongeur de vie, fit surface dans sa tête. Bavard mais prudent, le courtier lui confia, une fois sa commission touchée, que le précédent locataire quitta les lieux les pieds devant. La révélation n'effraya pas le nouveau locataire qui resta impassible. Mais le cynisme du courtier en fut certainement ébranlé.

Sans le vouloir, l'ancien locataire "Léguait" donc au nouveau, ipso facto, sans jargon particulier ni frais de notaire, ce manuscrit qui ainsi échappa à la benne des éboueurs. Le légataire universel du mort - qui partit vraisemblablement drapé de son linceul d'anonymat-résolument de garder le manuscrit et d'en faire ce que bon lui semblera, hormis la déloyauté de s'en attribuer la paternité. Ce texte serait à l'usage de tous les usagers qui jugeraient utile pour eux d'en faire usage. Toute vanité exclue, c'est là au fond l'essence même d'un témoignage écrit, se dit-il en finissant sa première bouteille. Mais alors les analphabètes ? Il faut simplement aller au devant d'eux pour les écouter. Les écouter sans imposture, avec l'humilité d'un scribe loyal.

Comme pour mieux se compromettre, il déboucha toutes les bouteilles restantes et les but toutes au fil de sa lecture.

Personne ne sait ici, dans cette ville à l'orée de la savane et où même les oiseaux refusent de voler aux heures aveuglantes de la canicule incandescente, d'où vient Amadou - Le Boy. Les vieux qui connaissaient ses origines très précises et son arbre généalogique, ne sont plus de ce monde et n'avaient pas légué de testament oral à son sujet. Son entourage et tous ceux de la ville qui parfois avaient loué ses services impeccables, savent seulement de lui qu'il est l'intégrité même et qu'il dort dans la rue, sous les arcades, recroquevillé sur les marches d'une joaillerie. Ahmadou était un pauvre hère qui ne ressemblait en rien aux innombrables autres gères de la ville. Ahmadou - le Boy survivait grâce à ces petits travaux précaires et dérisoires qui lui rapportaient de temps en temps quelque pécule : pécule qu'il dépensait sans l'ombre d'un scrupule, le jour même, à manger et à manger. Il s'empiffrait alors royalement en choyant son ventre et son bas-ventre : il faisait le tour de toutes les gargotes du quartier comme s'il voulait les faire toutes bénéficier équitablement de son argent. L'addition était en effet partout rigoureusement la même. Au crépuscule, sobre et repu, Ahmadou - le Boy allait de sa fière allure tranquille du côté du quartier des "Mauvaises", le bordel en tôle du bidonville. Ce bidonville où il n'a jamais daigné habiter car il préférait dormir à la belle étoile que passer les nuits de la vie à écraser les grosses et grasses punaises des lits pestilentiels. Au bordel en tôle, à la lueur d'une lampe à pétrole, il s'envoyait une "Mauvaise",. Toujours la même, tant il chérissait sa gazelle au teint d'ébène et à la croupe ferme et nerveuse. Après quoi, il retournait à son gîte se recroqueviller sur les marches de sa joaillerie.

Ahmadou - Le Boy, portefaix, revendeur à la sauvette de tout et de rien, avait eu certes quelques démêlés avec la police, municipale surtout. Quant à l'autre police, elle a fini par comprendre que ce n'est pas Ahmadou qui lui servira d'indicateur. Les méthodiques passages à tabac qu'il eut à subir dans l'endurance et le mutisme des ascètes désarmèrent les tortionnaires et forcèrent leur respect étonné. Jamais non plus Ahmadou n'avait subtilisé de

portefeuilles dans les marchés. Ni nulle part ailleurs. C'était une espèce de saint en guenilles, vraisemblablement sans passé et sans avenir. Il portait en toute saison un pantalon en toile rugueuse, en bâche très exactement, de couleur indéfinie et serré à la taille par une grosse ficelle. Il était le plus souvent torse et pieds nus. Pourquoi devrait-il en effet s'encombrer de chaussures alors que la plante de ses pieds a cessé d'être irriguée par les nerfs sensitifs ? Depuis sa tendre enfance, Ahmadou sentait un peu le ridicule de ce pléonasme. Ahmadou était fort et élancé, large d'épaules, le cou et la nuque musclés, la jambe droite légèrement arquée, les traits du visage fins et réguliers. De ses très beaux yeux en amande émanaient l'intelligence tranquille et une étrange sérénité en attente de son contraire. Seules quelques rares personnes dans la ville savaient qu'au fond de cet homme, qui lit et écrit sa langue nationale, il y a une énigme qui dort.

L'homme qui avançait sous les arcades a dépassé confortablement la cinquantaine. Cela se voyait bien sur ses tempes gypseuses et à sa démarche un peu lourde d'abonné maniaque aux restaurants de haute gastronomie. La haute gastronomie : une autre chimère qu'il fit sienne seulement parce qu'elle était le signe particulariste et narcissique de ses anciens maîtres. D'allure faussement athlétique, il s'était juré quelques jours plus tôt, entre deux pastis bien tassés, de faire fondre la vilaine bedaine, velue et verdâtre qui jaillissait de son être. Il s'était fait ce serment pour ne pas donner à sa femme le prétexte de piquer sa sempiternelle crise de vociférations. Cet ancien chef manutentionnaire aux mains calleuses sentait ce matin-là le pastis à bonne distance et puait fort un parfum "viril" que sa femme, ex-domestique nourrie de restes et péripatéticienne en parfait état de disponibilité, lui offrait régulièrement à la fin du mois. Pas avant et pas après ! Son costume en lin de couleur kaki lui donnait l'air d'un varan en position verticale drapé de papier kraft. Pour ce fin gourmet oublieux de son lointain passé d'homme juste, la couleur kaki doit être de vigueur dans ce continent qui a fait sa fortune, mais qui n'a pas fait sa gloire : ce reptile jaune et persiflant a le monopole d'exportation de la principale ressource d'un pays qui n'est pas le sien." De rigueur, le kaki l'a été et le sera ! C'est ainsi et pas autrement !", beuglait-il souvent à l'intention de sa femme qui s'empressait alors d'acquiescer sentencieusement de la tête. Une tête qu'elle avait ronde et petite, dure et compacte, traître et explosive. "C'est ainsi et pas autrement !" Le couperet du verdict était en lui-même parlant. Avec Helmut le délirant, ami

intime de Maurice le Provençal qui, lui, avait le monopole d'importation des perles de culture, il faut savoir s'entêter. S'entêter et tenir bon jusqu'à l'acculer à se démasquer et à lâcher prise. L'homme pansu savait en effet avec certitude que le souvenir des défilés des légionnaires en uniformes kaki, bourrés d'alcool et hurlant la mort des patriotes, est encore vivace dans les milliers de têtes taillées comme la sienne. L'homme était simplement et lamentablement un nostalgique de l'administration coloniale directe. La nostalgie est pour lui la vérité même et le devenir inéluctable de continent ; et s'il s'accommodait fort bien des nouveaux raccourcis, à l'exemple de ses pairs mous musclés mais aussi féroces, il n'en demeurait pas moins fervent partisan des bonnes vieilles méthodes : mettre la racaille à genoux et piller au nom de la "suprématie" d'une race, la Race. La sienne Piller au nom de l'appétit de "grandeur" d'une classe qui réduisit la planète des hommes aux dimensions d'un gros bourg ou d'une salle d'état-major.

Il faut dire aussi que par gros délire, cet homme, qui s'appelait Helmut Minor Gobelstrasse, demandait à sa femme, Bernarda Burgueftw, de lui préparer une pleine soupière de bœuf bourguignon et se mettait, pendant un jour ou deux, au régime de la caserne. Le rude labeur en moins, cela allait de soi ! Sa femme, une sorte d'opération arithmétique en chair et en os, faisait mine alors de le porter aux nues pour cacher ses manigances de voleuse à la tire. Elle s'empressait alors de bénir l'argent volé en l'embrassant et en le mouillant de larmes et de bave. C'est que Bernarda Burgueftw ne pouvait pas en effet s'empêcher de faire les poches de son mari pendant qu'il ronflait sur le perron sous le regard de braise et raisonnablement vindicatif du chien.

L'homme au regard de méat déambulait toujours dans les rues en arcades et suait de tous ses pores. Il ne cessait de s'éponger de son gros mouchoir en soie en pestant à mi-voix. L'homme était tout bonnement ridicule dans son costume en lin kaki qui enserrait à craquer d'énormes bourrelets de chair et de graisse. Ses faux airs d'athlète et de félin irrésistible l'ont déserté, et presque claudiquant, il avançait dans la perspective ombragée des arcades, l'œil fixe, la lèvre inférieure tombante et frémissante dévoilant une rangée de dents ébréchées pas très propres. Il s'attabla à la terrasse d'un café, à l'ombre d'un énorme vieux platane. Il commanda encore du pastis en rabrouant très gratuitement le serveur qui, digne et

méprisant, l'ignora superbement. L'agressivité des petits blancs, nerveux et suffisants sans raison, ça le connaissait. Un très long moment après, lorsque l'ivrogne de cette canicule précoce eut fini de hurler ses protestations hypocrites, le serveur revint le plateau vide pour lui annoncer poliment, et sans larbinerie, que l'on ne pouvait lui servir que du viandox pour rupture de stock... et que la maison se trouvait de ce fait désolée. Eberlué, l'homme qui suait toujours de toutes ses glandes sudoripares quitta les lieux comme s'il avait eu le diable aux trousses, maugréant sa rage impuissante. Il écumait et fulminait, le légionnaire visionnaire ! Du viandox par 45° à l'ombre !! Et pourquoi pas ? Il suffisait de le prendre chambré ce viandox si décrié. Helmut Minor Gobelstrasse alla s'attabler ailleurs et commanda un double pastis qui lui fit visiblement du bien, la fraîcheur des lieux aidant. Il retrouvait peu à peu son calme et, pour se consoler de sa bêtise crasse, il se dit que le coup de viandox n'était que la preuve de "l'ineptie intrinsèque et congénitale" de cette "racaille nuisible qui pullule " dans ces riches contrées. Contrées qu'il fallait d'ailleurs, à son sens, peupler sans partage de ceux de sa propre "race", la "race" par excellence.

Il erra ainsi longtemps dans les frontières hermétiques de son monologue démentiel et finit par se rappeler du pourquoi de sa randonnée matinale. Sa femme, une horrible mégère doublée d'une cochonne intégrale portant son propre poids en or massif, lui avait ordonné la veille - à lui, le légionnaire visionnaire, pacificateur de la racaille rampante ! - d'aller à la recherche, en ce dimanche de braise et de feu, d'un boy pour l'entretien permanent du parc entourant leur demeure. Il reprit donc ses douloureuses pérégrinations à travers la ville anéantie de torpeur caniculaire. Mais il s'était envoyé auparavant dans le gouffre de sa vilaine bedaine bleuâtre un cinquième double pastis bien tassé.

Madame Minor Gobelstrasse voulait "son" boy le jour même. Car ce parc laissé à l'abandon blessait son âme tendre, disait-elle, agressait son sens maniaque des lignes rectilignes et qui, par dessus tout, lui susurrail furtivement à l'oreille, telle la brise taciturne des soirs immobiles de l'été, l'écho amplifié de ce que fut sa lointaine déroute finale et de celle encore en gestation. Bref, le parc tel qu'il était l'agaçait prodigieusement. Helmut Minor Gobelstrasse ne comprenait rien à cette répulsion et n'osait rien hasarder quant au pourquoi de la chose. Lui, il ne tenait qu'au respect à la lettre d'un contrat passé avec sa

femme : pouvoir continuer à s'adonner à son élixir sacré, et en retour, faire crouler encore plus la cupide Bernarda Burgueftw sous d'énormes cadeaux parfaitement inutiles. Mais ces objets, dont on faisait semblant « d'oublier » la valeur marchande, éveillèrent tout de même chez la dame inculte un goût bizarre et instantané pour "les choses de l'art". Il lui fallait bien désormais entrer en possession d'objets inutiles et surtout apprendre à s'exprimer à la manière exécrationnelle, "universelle", de ses maîtres d'hier. Mais la notion du beau inutile, non coté, échappa cependant complètement à Bernrda Burgueftw au bénéfice de sa voracité de rapace. Quant à Helmut Minor, qui n'avait plus beaucoup de cheveux mais d'affreuses touffes chétives et cyniques poussant dans l'unique but de nuire à leur propriétaire, il disait à sa concubine, ses yeux de reptile ivre injectés de sang à peu près ceci : "Z'est pour ffous ! Z'est fforte gadeau, ma vière golombe !". Et la dame de caqueter alors à l'infini, en jetant tout de même un regard aigu et glacial, un regard d'usurier sur l'objet. Elle était donc "heureuse" la cochonne de garce : elle ignorait ce qu'est le roucoulement de la colombe.

Elle le voulait le jour même "son" boy. Les petites annonces, les courtiers qui narguent le fisc impuissant ou les agences de placement étaient des choses ou des "institutions" inutiles en ce dimanche d'enfer. Helmut Minor Gobelstrasse, membre influent de conseils d'administration de multiples sociétés multinationales, commençait à tituber dangereusement sous le double effet de l'alcool et de la canicule. Sa cervelle bouillonnait en se liquéfiant. Il s'adosse à une colonne sous les arcades et s'épongea le visage en tremblotant. De sa nuque bovine déferlaient des rigoles de sueur qui allaient s'engouffrer dans le noir inquiétant de son poitrail de bête de somme. A travers l'opacité de l'air et de son évanouissement naissant, ce que cet homme crut voir n'était pas tout à fait un mirage.

Ahmadou le Boy, recroquevillé sur les marches de la joaillerie, se laissait gagner par le sommeil, bercé par la quiétude et la sérénité de ceux qui n'auront jamais plus rien à perdre. Il venait de s'offrir un repas gargantuesque : des tripes de mouton farcies, des fruits en grande quantité et beaucoup, beaucoup d'eau. Sa sieste, fantaisiste d'ordinaire, n'en sera cette fois-là que plus méritée et plus somptueuse dans la pénombre fraîche de ces arcades sonores.

Et c'est alors qu'il vit le reptile ivre venir vers lui, venir sur lui.

Ahmadou, le tempérament paisible et d'ordinaire si patient face aux coups de boutoir de l'adversité - défaut dont il se savait atteint sans plus - serra quand même très fort les dents et les poings. Il était assurément prêt à refaire ce qu'il fit quelques années plus tôt en rossant à mort un touriste gras et stupide qui eut l'incroyable outrecuidance de lui faire une aumône qu'Ahmadou le Boy ne demandait pas, alors que son épicière de femme mitraillait la scène de son flash à répétition. Il cogna si fort le Samaritain maladroit ou malveillant - comment le savoir au juste ? - que la foule, le croyant mort, protégea de son bouclier la femme. La précaution était inutile : seul l'appareil photo intéressait Ahmadou. La foule, figée et docile, le lui remit. Il en retira alors la pellicule qu'il dévida dans la clarté du jour et remit l'appareil à l'épicière incrédule et médusée.

Des quartiers de chair empaquetés dans le bruissement et le claquement des tissus qu'on déchire, chutant, rampant, se relevant, titubant, s'agrippant au vide et chutant encore dans un bruit sourd de bête à l'agonie, c'est à cela, et rien qu'à cela, que se réduisait, l'espace d'un instant, l'exécrable respectabilité d'un négociant richissime, mais sans honneur, qui prétendit un jour humilier Ahmadou. Humilier un homme pour en tirer délectation et même jouissance cynique ! Alors qu'Ahmadou suait dur sous la masse énorme du colis de son client de l'heure, il soupçonna vite dans l'éclair du regard et l'impassibilité feinte imprimée sur le visage de l'homme l'injure et le mépris. Le client ne semblait pas commode et cherchait visiblement à agresser gratuitement Ahmadou. Le négociant traita ouvertement, et en toutes syllabes, d'enfant de pute et de bon à rien, de parasite et de canaille, de portefaix péteux et de malpropre, de bouche inutile et de troubleur, de séditieux et de brigand, d'ennemi de l'ordre public. Le grossiste en tissus de pacotille vociféra enfin ce qu'il croyait être le coup de grâce : la seule existence d'Ahmadou sur terre était une agression intolérable contre la vie même et la quiétude des honnêtes gens. Ce que Dieu, dans sa bonté infinie, n'a pas voulu, ajouta la canaille fulminante. A ce verdict immonde, le grossiste au quadruple menton ajouta que le colis qu'Ahmadou malmenait tant valait deux fois le pesant en or de tous les portefaix réunis de la ville. Ahmadou qui ne cessait de s'interroger sur les raisons de ces gérémiades haineuses déposa le colis par terre et se retourna vivement vers le tas d'excrément bileux, tel un cobra en érection soudaine. Le verdict d'Ahmadou ne s'était encombré d'aucun verbiage malsain : il était simplement et froidement irrévocable, immédiatement exécutoire. Le

grossiste richissime soudainement comprit, il blêmit alors, pâlit , verdit. Il se rendait bien compte de ce qui allait advenir de sa belle assurance d'ancien marchand de bric-à-brac, d'ancien pillard de cadavres dans les champs de bataille livrés au silence de la mort et à la dextérité de ses doigts.

De toutes ses forces décuplées par la rage et le désir violent d'effacer l'humiliation, le pied d'Ahmadou partit s'écraser dans les parties sensibles de l'homme qui hurla et se plia en deux, les mains crispées sur le bas ventre, les yeux révoltés et la gueule béante montrant un dentier en or. Puis, la mécanique précise de sa main osseuse et affilée prit dans son terrible étant le collet de l'homme qui suffoquait littéralement, une bave verdâtre commençant à couler sur son poitrail de bête de somme. D'une série de coups de tête furieusement ajustés, Ahmadou acheva enfin la crapule immonde qui s'écrouta dans un bruit mat de loques mouillées. Personne, absolument personne ne vint s'interposer pour éviter au négociant en tissus de pacotille la sanglante correction que tous appelaient pourtant, dans le silence et l'impuissance, de leurs vœux ardents. On dit que depuis, l'ancien marchand de bric à brac et détrousseur de cadavres fila doux comme un agneau. Son arrogance aveugle de pillard de tombes s'est brisée net. Il n'osait plus se montrer seul en public, de jour comme de nuit. Il loua en effet les services d'une horde de sbires qu'il dissimulait dans son arrière boutiques, toujours prête à intervenir. C'était l'état de siège pour l'homme au dentier en or.

Ahmadou que toutes les polices du pays recherchaient, dut émigrer vers un pays voisin où il attendit paisiblement la prescription de son forfait : forfait qu'Ahmadou refusait d'appeler autrement qu'acte de salut public.

C'était là les seules fois où Ahmadou saigna sans concession, et la passion dans l'âme, ses agresseurs. Alors Ahmadou pria ardemment pour que ce saurien de canicule nommé Helmut Minor Gobelstrasse ne fût pas un autre agresseur.

Ahmadou - le Boy n'était pas en position de dicter la moindre condition, ni même de manifester le moindre souhait. d'un côté, parce que le travail se faisait rare en ce temps-là, et de l'autre, parce qu'il ignorait le besoin pressant qu'avait Helmut Minor de trouver le jour

même un boy. Il dut donc accepter la proposition de travail contre le gîte et la nourriture... et de la menue monnaie bi-mensuelle en guise d'argent de poche. Seuls le gîte et la nourriture le fascinaient. Quant à l'argent de poche, c'était une manière de dire que de salaire il n'aura point, mais seulement de quoi prendre le bus deux fois par mois pour ses randonnées en ville. Il s'offrit même le luxe de repérer mentalement les raccourcis menant à la ville et décida de garder l'argent du bus pour gratifier les chaudes ardeurs érotiques de la belle "Mauvaise" à laquelle il fit silencieusement le serment de lui rester à jamais fidèle quoi qu'il lui en coûtât. L'argent de ce reptile visiblement sans foi ni loi servira à ça. Il se le promit et accepta de commencer le travail sur le champ. Dans la voiture, Helmut Minor Gobelstrasse le cribla de questions. Le futur jardinier lui répondit laconiquement, et sur un ton qui n'admettait pas de réplique en prenant d'une main ferme l'accoudoir de la portière, qu'il s'appelait Ahmadou et que son âge se lisait bien sur ses muscles. Quant au reste, qu'il prenne la peine d'aller lui-même le demander aux gens de la ville. Après quoi Ahmadou se tut en regardant droit devant lui. Gobelstrasse, qui admirait jusqu'à l'adulation les légionnaires bourrés et tatoués, frémit de frayeur devant tant d'assurance tranquille et de hauteur. Une hauteur inaccessible pour les petites âmes viles. Il le hait alors très fort parce qu'il comprit que cet hère anonyme était simplement plus digne et plus noble que lui. Le laconisme d'Ahmadou amènerait-il Helmut Minor Gobelstrasse à chercher lui-même la réponse à ses questions auprès des gens de la ville ? Cela, Helmut, l'ancien manutentionnaire, ne le comprenait plus. Car Helmut le délateur, Helmut le jaune a trahi sur toute les ligne en trahissant ses propres espérances et les siens. Les seigneurs de l'argent ont fait de cet ancien ouvrier, digne et libre, un faux seigneur, c'est-à-dire au fond un laquais qu'ils exhibent fièrement pour les besoins de leur gloire;

Bernarda Burguefiw vint sur le perron accueillir son mari qu'elle a toujours su dorloter d'illusions et de mensonges puissamment euphorisants. Mais ce qu'elle voulait voir au fond; c'était la taille de la "prise" ! L'instinct de chasse et le vocabulaire qui s'y rattache sont très développés chez beaucoup de Petits Blancs du Continent. En descendant de voiture, Helmut Minor, propriétaire de multiples sociétés multinationales, se prit le pied dans la ceinture de sécurité et s'affala en quadrupède sur le gravier tranchant de l'allée. Il eut mal, très mal; et toujours à quatre pattes, il sourit jaune à sa femme qui de colère détourna vivement la tête

en pinçant des lèvres qu'elle avait de nature si méchamment minces. Une réplique vivante d'une vipère en transe, la dame ! Elle, elle savait qu'il était ivre mort, souvent sans le paraître. Mais cette fois-ci, Halmut a dépassé les bornes ! Oser sourire - même jaune - à sa femme alors qu'on est en position de rampement, c'était franchement inadmissible. Et dire qu'il lui avait promis plus d'une fois de perdre de sa sinistre bedaine velue et verdâtre de pachyderme humanoïde ! De plus, les tâches bleuâtres et les poches fripées sous les yeux commençaient à enlaidir visiblement et durablement son énorme tête porcine; Ahmadou savait fort bien que l'aider à se relever n'entraîne pas dans ses attributions de jardinier non rémunéré, mais il l'aida quand même à se relever. Debout, Gobelstrasse attendit en vacillant dangereusement et en regardant Ahmadou qui l'ignora superbement. Personne ne l'épousseta. Sa femme l'ingrate ne le fit pas. Avec l'aide d'Ahmadou, elle emmena enfin jusqu'à son lit Helmut Minor qui s'était soudainement mis à hurler des refrains de légionnaires en campagne. Après qu'on l'eut allongé, l'ivrogne beugla un flot d'onomatopées que personne ne comprit, excepté cette phrase rageusement impérative qui fit rire aux larmes Ahmadou : "Le bélier doit lui aussi marcher au pas comme nous tous ! Y a pas à chier ! Oui ou merde ! Au pas, bélier de mes deux ! " L'ivrogne devait sûrement délirer à propos de ce pauvre bélier ridicule, abêti d'orge et de canicule, qui ouvrait la marche dans les défilés de ces bâtards armés que sont les légionnaires. Puis, Helmut Minor Gobelstrasse disparut dans un gouffre de ronflement d'ogre. Il n'était pas encore midi.

Bernarda Burgueftw, par mesquinerie de concierge - ce que sa mère et son père étaient de leur vivant au pays natal - proposa de la nourriture à "son" boy qui accepta sans la moindre gratitude dans le regard ou l'attitude. Dans la cuisine, elle lui servit une soupière pleine à ras-bord de bœuf bourguignon dont elle privait, exprès, son mari rentré ivre mort à une heure où un chef d'entreprise de son gabarit doit savoir rester sobre. Ahmadou vida la soupière et la lui tendit étincelante de propreté. Il avait encore faim bien qu'il ait dévoré un pain entier et à peu près un kilo de viande de bœuf. Ahmadou aspirait donc à plus de nourriture et ne quittait pas la table. Elle en fut effrayée et proposa assez craintivement de la salade verte et de la bière. Cela le fit rire. Il lui demanda de les remplacer par autre chose. Soucieuse d'une bonne rentabilité immédiate - sa hantise première et dernière ! - elle lui fit une énorme omelette qu'il dévora à grand bruit et de très bon appétit, but beaucoup d'eau et

repoussa avec une délicatesse amusée le minuscule chou à la crème inutile et complètement ridicule. Il alla se laver les mains à l'évier et se garda, encore une fois, de la remercier. Parce que le faire serait contraire aux clauses du contrat, aussi oral fût-il !

Le parc était immense et, au premier coup d'œil, avait surtout besoin de désherbage. Bernarda Burgueftw lui enjoignit pourtant d'exécuter au jour le jour une foule de tâches si minutieuses et si fantaisistes qu'il décida sans hésiter de les négliger toutes, de n'en rien faire ou presque. L'essentiel mis à part, tout le reste n'est qu'histoires de femmes riches qui s'ennuient et qui, pour se consoler, se mettent à se passionner pour les "Choses de l'art", ou à flanquer à la porte un amant coupable de longévité bien tenace, ou encore à changer de mari... ou à dialoguer à longueur de jour avec des canaris jaunes, complètement jaunes et ineptes, bref de ces canaris qui refuseraient de prendre leur envol si l'on brisait leur cage... le désherbage, le débroussaillage, l'émondage et l'élagage des arbres, l'arrosage régulier, et aux heures propices, des parterres de fleurs, voilà du travail utile d'où l'esthétisme n'est du reste pas du tout banni. Cela, il le lui dit sans détour. Elle s'en offusqua mais ne trouva rien à redire après l'exposé savant, réellement savant, laconique et précis d'Ahmadou. Il la laissa figée dans ses gestes pédants d'ignorante "très au courant des choses de l'art" et partit faire sa sieste fantaisiste dans son minuscule logis en dur. Mais auparavant, il lui annonça que le travail ne commencerait qu'après que l'inspection des lieux se fut terminée. Soit dès le lendemain matin.

Elle rentra réveiller sans raison particulière sa chose, Helmut Minor Gobelstrasse. Le légionnaire - visionnaire, l'imposteur refusa de quitter le lit et poussa un long grognement d'ogre. Il cuvait encore son vin. Elle l'abreuva alors d'injures obscènes en se tapant le sexe de la main, laissant libre cours à ses hurlements de forcenée qui allaient crescendo. Quant à son "discours" sur "les choses de l'art", sorte de bribes de phrases glanées ici et là, il n'avait nullement impressionné Ahmadou - le Boy qui envoya paisiblement paître Bernarda Burgueftw.

Ahmadou était coriace et Bernarda Burgueftw, ancienne serveuse dans les bars sordides de la ville, mijotait doucement sa perte dans sa tête carnassière. Elle était assise

dans un immense canapé en cuir où s'engloutissaient, grasses et flasques, ses fesses énormes de femmes fiévreusement suralimentée. Une vague sensation de malaise, quelque chose de mal défini la dérangeait, mettait en émoi son être, son corps, sa fonction respiratoire, son bas-ventre, les battements de son cœur. Elle transpirait et même suait abondamment quant elle pensait à lui. Mais Ahmadou - le Boy était la fierté sans complaisance, la droiture hautaine, l'humilité même dans la sagesse. C'était aussi une espèce de muraille imprenable où l'arrogance des petites et grandes gens venait se casser le nez. Ses souffrances d'enfant errant, qui a vécu et renouvelé plus d'une fois sa propre mort au hasard de ses errances, l'avaient aguéri; mais sa disponibilité et son inépuisable don de soi, qu'il sait chaleureusement manifester, font aussi partie intrinsèque de son être. Ahmadou était aristocrate d'âme et de cœur, et c'est précisément cela que Bernarda Burgueftw, larbine dans l'âme, haïssait en lui.

Bernarda Burgueftw, bercé par le ronronnement du climatiseur sous le regard immobile et démoniaque, jaune et inquisiteur d'un vieux chat misanthrope, se promettait rageusement de mettre Ahmadou à genoux. Par la loi et la force des sens, elle se donnera à lui et le compromettra ; elle lui rabattra le caquet. Ce boy doit savoir qu'il n'est qu'un boy et que le naïtre à bord c'est elle et rien qu'elle. Qu'elle soit l'unique maître à bord, Ahmadou ne songeait nullement à le lui contester. Mais Barnarda pressentait fort intuitivement qu'Ahmadou était bien autre chose qu'un simple boy engagé à la servir : on ne pouvait délester de son âme, de son être, de son histoire cet homme en pleine force de l'âge, cet homme puissamment ancré jusqu'au magma dans sa culture millénaire et qui sent confusément monter en lui les cris de la colère et de la tension porteuse de libération et de liberté. Pourquoi alors Bernarda Burgueftw ne congédie-t-elle pas Ahmadou pour engager un boy plus docile ? C'était là pourtant le bon sens même ! Seulement Barnarda était une femme taillée dans un bloc de pierre présentant au monde une face unique, uniforme, laide. Les autres faces du monobloc ne pouvaient nullement prétendre à la clarté du jour. Le voudrait-elle, elle n'aurait présenté à la lumière que de tristes plans vierges, arides où rien ne s'incrustait; Ahmadou lui était nécessaire uniquement pour jouir du spectacle de sa soumission qu'elle supposait proche. Son désir d'humilier autrui lui venait de son ancienne condition de domestique qui n'a pas connu son père. Mais elle sait aussi recevoir et endurer

dans la pleutrierie totale l'humiliation qu'on lui inflige. C'est dire que sa condition d'esclave était restée inentamée, tragiquement intacte malgré le brillant de sa nouvelle condition sociale tout en toc. Croyant en son étoile de femelle - elle s'est toujours revendiquée en tant que telle, et jamais en tant que femme devant se réaliser en se dépassant en permanence - elle était incapable d'imaginer qu'un "mâle" puisse déclinier les délices euphorisants du sexe. Elle se mit alors à l'ouvrage, ignorant tout de l'énigme qu'incarnait Ahmadou et de l'explosion qui allait, plus tard, l'emporter, elle et son quinquagénaire de concubin. Son concubin qu'elle s'empressait de présenter comme étant "actuellement son futur mari en instance de régularisation." ! La puissance de communication ou de contagion des bureaucrates derrière leur guichet...

Dans tout ce stratagème - qui n'en est pas un en vérité pour celui qui connaît la brave dame à la tête ronde - Helmut Minor Gobelstrasse n'eut même pas droit à l'ombre d'un scrupule ou à une pensée, fût-elle anodine. Tant la chose coulait de source pour cette grasse grace ! Pourquoi s'encombrer d'on ne sait quel discours moralisateur puisque Bernarda Burgueftw avait délibérément mis sa "carrière conjugale" sous le signe de la trahison toujours renouvelée ? Trahisons d'abord et advienne que pourra ! C'était là son credo et son principe vital. Un avocat chauve sentant le chou de Bruxelles et l'amertume des procès jamais gagnés, un avocat aux fesses basses et charnues savait mieux que quiconque ce que trahir voulait dire pour cette dame. Lui, par exemple, sait qu'on ne trouve pas de pierres précieuses dans les poubelles des quartiers de la moyenne bourgeoisie et des boutiquiers enrichis. Pour être plus précis, disons que l'avocat savait toute l'étendue et le fracas sourd de la trahison de la dame. Et il n'était pas le seul à le savoir : l'avocat aux fesses charnues le savait autant qu'un vendeur de pièces détachées pour objets volants - un bâtard de bonne, aimant, par atavisme, chevaucher dans les arrières cuisines les bonnes férues de tombola et oublieuses des premiers pardons - ce vendeur de pièces détachées, qui a lamentablement fini : une première fois dans le mépris ensanglanté et le fracas ultime, et une deuxième fois dans les excréments et les sanglots de sa frayeur de truie qu'on égorge.

Les longues heures torrides de la canicule dominicale de la veille n'étaient plus qu'un souvenir pour Ahmadou - le Boy. Aussi avait-il résolu ce matin-là aux hautes herbes

longeant la grille de la somptueuse demeure des Gobelstrasse - Burgueftw. Un monument de laideur architecturale à faire pleurer les rats.

Ahmadou travaillait sans relâche, frais et dispos dans la brise balbutiante du matin. Il écoutait de temps en temps, l'esquisse d'un sourire sur les lèvres, dans le silence absolu, entre deux mouvements de faux, la fuite catastrophée des bestioles qu'il exterminait tranquillement, sans émoi. Méthodiquement. La nature sait tenir compte, en la négligeant précisément, de l'action calculée de l'homme à son encontre; Le cri du ventre d'Ahmadou s'était tu et il se sentait d'humeur égale, à peu près comme d'ordinaire en vérité. Car travailler désormais sous la "protection" d'un contrat oral était une bien mince consolation. L'insécurité et la précarité du travail restaient toujours pour Ahmadou pleines et entières. Le parc, auparavant tempétueux surtout sous l'effet des violentes bourrasques qui se lèvent et s'évanouissent comme par enchantement, ce parc sombre, lugubre, impénétrable et ne renvoyant nul écho, peu à peu prenait forme et gagnait en luminosité grâce aux règles simples de l'art telles qu'Ahmadou savait les concevoir. Mais il lui restait bien à faire.

L'homme à la pause velue et verdâtre, le mari en bonne et due forme de Bernarda Burgueftw - enfin en légitime possession de ses papiers matrimoniaux - s'absenta de la ville et du pays : une ténébreuse affaire et transaction en bois à l'échelle du continent appelait ses talents de soudoyeur et de corrupteur, talents appelés pudiquement par les cercles des complices - mais aussi par d'imbéciles profanes - "tact et souplesse de négociateur émérite". Sa femme, sa Pénélope en qui il croyait dur, passa alors immédiatement à l'action. Bernarda Burgueftw avait la réputation méritée d'être une femme pratique et énergique, impulsive et meurtrière, cynique et cruelle. C'était une belle mécanique musculaire à laquelle manquait précisément le muscle cérébral. Aussi le nombre de visites qu'elle fit ce jour-là à la cabane d'Ahmadou - et en l'espace de la seule matinée! - était-il simplement insensé; Elle qui ignorait le nom et ce à quoi pouvait servir des cisailles, une faucille, une faux ou un sécateur, en eut subitement besoin. A chaque visite qu'elle rendait à Ahmadou, elle se changeait, cherchant sans doute à devenir plus provocante, et s'aspergeait littéralement de parfums les uns plus enivrants que les autres. Ahmadou trouva l'artifice bien grossier, et il feignait d'être tout à son travail ; mais en son for intérieur, il était très en colère contre cette

femme dont le regard, froid et métallique, réfléchissait une intolérable indifférence et la mort en perspective. A la canicule, elle revint encore une fois, les bras chargés d'un immense plateau de victuailles où il y avait absolument de tout. De tout presque à gogo. Ahmadou partagea sans retenue, sans fausse pudeur - le contrat oral de travail l'y autorisait sans détour - le repas de Barnarda Burgueftw qui buvait bien plus qu'elle ne mangeait, tout en couvant de son regard visqueux et absent le bas-ventre du jardinier. Des beuveries bachiques en solitaire de Barnarda - qui, par ailleurs, s'offre parfois à son concubin contre de l'argent afin, lui disait-elle sans vergogne, d'accéder à l'extase du sensuel inexploré ! - de ses beuveries bachiques donc, Ahmadou n'ignorait rien. Le repas terminé, l'hôtesse du boy n'alla pas par quatre chemins : elle se mit debout, se déchaussa et, d'un geste furtif et combien habile, dénoua les bretelles de sa robe qui tomba, légère et dérisoire, sur ses chevilles disgracieuses. Ahmadou, nullement impressionné et encore moins ému, regardait faire la dame à la tête parfaitement ronde. Les flasques bourrelets gras qui tombaient en s'amoncelant sur son bas-ventre, accentuaient dramatiquement les rondeurs bestiales de ce corps avachi par une débauche démentielle et une boulimie alimentaire revancharde. L'image du corps captivant de sa belle et suave "Mauvaise", pensionnaire attentionnée du bordel en tôle de la ville, lui traversa vite le cerveau.

Les allusions, les propos osés, les gestes et les postures suggestives, les regards ardents, tout cela n'a pas suffi à réveiller le mort : Ahmadou feignait l'indifférent, l'absent. Il l'était d'ailleurs quelque peu. Il fallait alors à Barnarda le passage à l'acte brutal. Connaissant les intentions précises de la concubine de son employeur dès sa prise de service - et surtout lorsqu'Ahmadou saisit au vol son regard de mante religieuse, regard qui se posa, pesant et loquace, pervers et lubrique, sur son torse et son bas-ventre - connaissant donc tout cela, le jardinier ne fut pas du tout pris de court. Il lui déclara alors fermement, mais tout de même gentiment, que son corps ne l'intéressait pas. Il l'aida à se rhabiller et alla calmement lui ouvrir la porte. Pas un instant Ahmadou n'eut l'impression de l'humilier; en cela, il avait raison puisque Barnarda n'en ressentit, sur l'essentiel, que de la gêne mais surtout l'échec de ce qu'elle appelait pompeusement son "stratagème".

Il lui remit le plateau entre les bras. Elle quitta les lieux sans qu'aucun des deux ne soufflât mot.

Ahmadou s'assit sur le bord du lit, une fureur bien contenue lui serrant la gorge. Cette femme qui le haïssait très fort, à pas feutrés, venait de le traiter avec le dernier mépris en assimilant tout bonnement sa personne à un misérable bouc reproducteur ; mais il était triste aussi pour cette femme - et pour toutes les autres de son espèce. Cette étrange espèce pour qui la générosité du cœur, l'intelligence ne sont que vétille. Barnarda Burgueftwe affichait haut et fort ses penchants avérés d'esclavagiste complètement tarée; Elle ne pouvait faire autrement puisque son cœur n'était qu'un muscle ; un muscle cardiaque, et rien de plus ! D'ailleurs est-ce avoir un cerveau que de vouloir rapetisser et humilier autrui en lui refusant le droit légitime à la différence ? Barnarda Burgueftwe n'avait ni cœur, ni cerveau ; elle était comme un nuage évanescent chargé de particules mortelles, une espèce de mirage suffoquant générateur d'autres mirages. Madame Burgueftwe, concubine taciturne et insondable, effrayait parfois, surtout pendant les nuits courtes de l'été tropical, le pauvre Hemut Minor Gobelstrasse : Barnarda n'était en effet qu'un inlassable assemblage irrémédiable d'astuces "savantes", et, au fond, peu novatrices se ramenant toutes à son unique centre de gravité, son sexe. L'arme absolue à ses yeux !

Un jour, peu avant les crépuscule et alors qu'il était tout à sa besogne, le corps en sueur et la conscience en furie tournoyant sur elle-même comme figée, Ahmadou le Boy sentit une présence dans le dos, un regard fixe, concentré à exploser qui suivait tous ses gestes. Il se retourna vivement et vit un chien assis sur le derrière, parfaitement immobile, les pattes dodues, le poil noir, lisse et fourni, les oreilles relevées en triangles parfaits, le regard dense, doux et intelligent. Le chien l'observait faire maintenant comme s'il avait toujours été là, en vieille connaissance. Se baissant et se tapotant doucement les genoux, Ahmadou siffla le nouveau venu en le couvrant d'un flot d'onomatopées tendres et suaves qui lui firent visiblement le plus grand bien. Le chien finit alors par accourir vers lui, au comble du bonheur. Jamais un humain ne lui tint un langage aussi doux, ne flatta autant ses oreilles d'une aussi agréable musique. Que de la morgue et de l'indifférence, voilà tout ce qu'il a récolté de ses maîtres, surtout de la part de ce légionnaire imposteur, nommé Helmut Minor

Gobelstrasse, sur qui il pissait d'ailleurs plus d'une fois lorsqu'il le découvrait - au hasard de ses randonnées qui passaient pour être des rondes - ivre et évanoui, affalé sur le pas de la porte, un mince filet de salive dégoulinant de sa bouche entrouverte. Le chien n'arrêtait pas de couvrir le visage d'Ahmadou - Le Boy de coups de langue affectueux, de le mordiller du bout des dents et d'aboyer de joie. Cette rencontre inespérée soulevait le chien de bonheur. Ils roulèrent tous deux sur le gazon fraîchement tondu, et dans un élan impétueusement soudain, se lancèrent dans une course poursuite jalonnée de rires sonores et d'aboiements cadencés. Ahmadou, subjugué par ce nouvel ami si expansif, le baptisa Canin le Sidéré;

Bernarda Burgueftwe, alertée par tant de vacarme, sortit sur le perron, un énorme verre à la main, l'œil morne, absent. Elle noyait dans l'alcool son lamentable échec de femme qui ne séduit plus ; mais aussi son échec de femme dont on déjoue les stratagèmes. L'apparition de la silhouette légèrement vacillante de Barnarda allait mettre fin à cet effluve de l'amitié. A regret Ahmadou reprit sa besogne tandis que Canin- le Sidéré montra ses crocs, pour la première fois de sa carrière de faux gardien, à l'ivrogne esseulée en la foudroyant d'un regard injecté de haine et de sang. Il rejoignit son nouvel ami à pas lents, la fierté au museau et complètement indifférent aux appels désespérément autoritaires de sa maîtresse. Par son mépris et son indifférence déclarés, Canin - Le Sidéré s'engageait dans l'insoumission totale et absolue. Burgueftwe devint verte de colère et comprit soudain pourquoi cet animal n'a jamais voulu de sa pitance en sa présence, et encore moins en présence d'Helmut Minor Gobelestrasse, sinistre individu que Canin- le Sidéré exérait cordialement, sans détour, sans appel. Le chien montrait presque systématiquement les crocs à Helmut Minor qui faisait alors semblant de siffloter un air de légionnaire en campagne en s'éloignant prudemment. Il ne savait pas que c'était précisément ces airs à la fois grotesques et sinistres qui gâchaient l'humeur de Canin- le Sidéré. Un jour, la concubine du légionnaire vit de ses propres yeux son bel Helmut Minor, en culottes courtes et la panse saillante, l'air hagard et complètement déchaussé, nageant dans sa sueur, courir à perdre haleine en direction du vestibule où il finit de s'étaler de tout son long avec une expression de douleur et de soulagement sur son visage cramoisi : Canin - le Sidéré le talonnait de très près, décidé à en finir une bonne fois pour toutes en lui arrachant un muscle ou deux de ses fesses charnues. L'adulateur des légionnaires, l'impénitent ivrogne diabétique prétendait en effet ce

jour-là attacher son chien à l'affreuse grille et son affreuse demeure de style rococo. la frayeur bleue et la violente émotion qu'il récolta, à la suite de son lamentable échec, le clouèrent au lit pendant plus d'une semaine, une maligne fièvre chevaline, avoisinant les 41°, l'agitant de tout son corps de saurien. C'était aussi le jour où sa concubine, cette autre ivrogne clandestine, le gifla si fort qu'il s'évanouit. Tout comme s'évanouissent les frêles jeunes filles à l'âme et la sensibilité si délicates. Il faut dire que le faux légionnaire avait largement mérité sa gifle magistrale pour avoir osé se servir une troisième double dose de pastis. Afin de se remettre, disait-il, de la "vive émotion" que Canin- le Sidéré lui avait occasionnée ! A l'évanouissement succéda donc la forte fièvre, puis le délire. A sa guérison, environ une semaine plus tard, il rompit avec Canin- le Sidéré et se contenta de le servir à bonne distance, surtout sans se faire surprendre, autant que possible, par le faux gardien, le vrai imposteur. Mais comme Canin- le Sidéré était partout, pas le moindre mouvement d'Helmut Minor ne lui échappait. Il fallait au brave chien tenir en respect, par une vigilance de tous les instants et des apparitions subites et éruptives, cette crapule de légionnaire en pantoufles;

La nouvelles conjoncture était plus que bonne pour Canin- le Sidéré : être nourri aux frais de ce rapace costumé nommé Helmut Minor Gobelstrasse, ne jamais rien garder, faire de somptueuses siestes à l'ombre des platanes, haïr tous les parvenus de la savane, sans distinction de race ou de croyances religieuses, et d'abord et surtout s'adonner plein et entier aux délices enivrants de l'amitié.

Le Condor volait à très haute altitude, à vitesse réduite. Presque nulle parfois. Il se laissait porter par le vide qu'il savait tenir en respect grâce à l'envergure colossale de ses ailes. Il planait nonchalamment, sa blancheur immaculée contrastant avec la dorure encore assez éblouissante des dernières lueurs de jour. Sa vue perçante saisissait, en l'embrassant jusqu'à ses ultimes confins, le panorama vaguement agité des forêts et des collines, des étangs et du fleuve, des hameaux et des villages, des bourgs et des villes de ce pan de pays. Son puissant bec crochu et son crâne jaunissant légèrement dégarni lui donnaient l'air non d'un rapace ordinaire féru de charogne, mais d'un bon lecteur d'ouvrages sérieux qui a beaucoup voyagé, fort justement de l'envergure , unique dans la création, de ses ailes;

Il planait serein et vigilant dans l'immensité du ciel, son fief second et son mirador obligé. Il savait que quelque chose n'allait pas dans ce pan de pays. Ce pays où les dignitaires du régime - et les autres dignitaires aussi - sont des laquais, les gros possédants des émasculés ignorant tout de la pais que peut apporter une seule nuit de sommeil profond, l'armée sans fierté et sans honneur - Une armée dont les généraux exhibaient des uniformes et des bedaines de gardes-barrières.

De la fumée s'élevait de partout et de sourdes clameurs montaient vers le ciel. Des tirs d'armes automatiques, des sifflement d'obus, le fracas des roquettes déchiraient le silence crépusculaire; Le Condor vit même Barnarda Burgueftwe, ses minces lèvres pincées, le visage pâle et atterré, comme pétrifié, chercher à capter des informations plus fraîches. "la situation est grave" disait-on, mais aucun journaliste ne se hasardait à dire pour qui elle l'était. Le fait est que l'insurrection populaires - qui a su dès son déclenchement se doter d'un appareil dirigeant maîtrisant jusque et compris les objectifs ponctuels et les moyens de les réaliser - gagnait en ampleur, avançait en rouleau compresseur et s'annonçait, limpide et tranchante, "grave" et "meurtrière" pour les bourreaux du peuple. Des foules en guenilles, denses comme des fourmis vengeresses, s'élançaient, jaillissaient de partout, les unes dans des mouvements successifs et saccadés, d'autres, fluides et régulières. Le Condor prit de la vitesse pour survoler d'autre pans du pays. Il y avait urgence à le faire;

Partout la même agitation. Des officiers étripés, des gradés de la police sabrés et décapités, des miliciens éventrés ou empalés. Tous ces corps horriblement mutilés - la plupart des insurgés n'avaient ni armes à feu ni munitions - gisaient là où la mort les a surpris, c'est-à-dire aux alentours immédiats des casernes, dans la rues, à l'entrée des bourgs et des villages, le long des murs d'enceinte des cimetières, sur les routes sillonnant les denses forêts de ce pays qui à décidé de se laisser enfin subjugué par la liberté, malgré la mort et la douleur. Le Condor revint alors survoler le capitale, refuge ultime du gouvernement. Un gouvernement dont plus de la moitié des membres, à l'approche de l'assaut final des insurgés, firent allégeance à l'insurrection populaire. On les jeta tous en prison, sans ménagement mais sans violence mesquine, en attendant leur comparution devant le Tribunal

révolutionnaire. Le Condor survola de nouveau le parc des Gobelstrasse - Burgueftwe. Il piqua alors une chute libre qui fendit l'air en deux et se posa sans bruit sur la branche nue d'un platane qu'Ahmadou sauva du dépérissement quelques jours plus tôt grâce à son savoir-faire sans redondance.

Canin- le Sidéré n'avait jamais vu une aussi colossale créature. En gémissant de détresse, il se blottit contre son compagnon qui, en pédagogue sans complaisance, lui décocha un vif regard plein de mépris pour sa pleutrerie dont il essaya cependant de comprendre la cause. C'est alors qu'Ahmadou vit le Condor perché sur la branche la plus basse du platane. Il était en attente d'on ne sait quoi et semblait tendu, le regard perçant, les plumules du cou toutes dressées. Sur un ton poli, mais qui n'admettait pas de réplique, le Condor demanda s'il pouvait avoir de quoi se désaltérer. C'était là un dû minimal que tout voyageur dans ces contrées de l'incandescence muette pouvait réclamer sans risque de refus. Ahmadou-le Boy crut d'abord que son employeur, le saurien éthylique, était de retour, il le maudit alors pour sa technique éprouvée des pas feutrés. Non, ce n'était pas Helmut Minor Gobelstrasse qui lui parlait ; ce n'était pas non plus Barnarda Burgueftwe. Il se rendit tout bonnement à l'évidence et regretta, en l'embrassant tendrement sur les babines, d'avoir injustement réprimandé Canin-le Sidéré. Le Condor était bel et bien doué de parole et demandait en toutes syllabes de l'eau à ahmadou. Revenu de sa stupeur, qui ne fut en aucun moment de la frayeur, Ahmadou amena au Condor un seau d'eau qu'il plaça à portée de bec. Dans le même temps, Canin-le Sidéré ne quittait pas d'une semelle son compagnon tout en surveillant d'un œil vigilant ses arrières, son derrière. Tout, absolument tout, sauf de se faire déchiqueter le derrière par ce bec crochu en acier, semblait se dire et se répéter Canin-le Sidéré. Presque d'un trait, le Condor vida à moitié le seau d'eau. Le reste, il le but à gorgées modérées en s'appliquant à savourer l'eau. Désaltéré, les ailes légèrement relevées, le Condor fixait de son regard redevenu serein Ahmadou qui ne détournait pas le sien. Ils se regardaient silencieusement. Le Condor vint alors sans détour à l'objet de son intrusion crépusculaire. Car c'était bien une intrusion que l'ampleur de l'enjeu rendait légitime. Et l'enjeu n'était autre que la survie immédiate ou l'asservissement perpétuel de cette contrée en ébullition.

"Je sais, Ahmadou, qui tu es, ce que tu as toujours été, d'où tu viens aussi et au service de quel infect pillard tu travailles depuis peu. Je sais que tu n'es en rien complice de l'ignoble pillage, du mépris haineux et de l'arrogance dominatrice qui met à genoux cette contrée de la prospérité et de l'espérance, cette contrée dont les dignitaires et les épiciers, petits ou grands, repus de miettes, ont vendu la sève et les hommes aux légionnaires d'hier et à ceux, sans plus d'uniformes, d'aujourd'hui.

"Ahmadou, tout le monde ici sait que tu es fier, droit et sage, que tu planes haut, que la veulerie et la petitesse des vaniteux te sont étrangères. Cela, moi aussi je le sais. Seulement Ahmadou, une dimension essentielle manque à ton être : la liberté. Ahmadou, sache et n'oublie jamais que de ta personne, de son présent et de son avenir tu ne disposes point. Tu es un domestique qu'on nourrit et auquel on consent d'octroyer par intérêt un logis. Pis encore : tu es un domestique non rétribué. Dans les pays comme ceux des Gobelstrasse et des Burgueftwe, on donnait déjà des gages aux domestiques. Mais s'agissant de toi, et dans ton propre pays, tes maîtres te nourrissent des reliefs de leurs repas, ou presque. Tu es donc à peu près un esclave des temps antiques, alors que les dignitaires héréditaires du régime qui t'opprime et te nie, faisant écho à leurs maîtres invisibles et sans nom, dissertent sans pudeur sur "l'aube du XXI^e siècle". Ce siècle où pourtant ils ne pourront entrer par effraction. Ahmadou mon ami, je livre crû à ton jugement ce à quoi je crois, sans complaisance. Ahmadou, tu es un esclave au service d'un esclavagiste. Dans son pays, cet esclavagiste nommé Minor Gobelstrasse, à l'exemple de tant d'autres de son espèce, se dit chantre des libertés, de toutes les libertés, de la Liberté. Ce qui est d'ailleurs un peu vrai puisqu'il se ferait étripier à coup sûr s'il osait balbutier - et seulement balbutier ! - le contraire. Pourquoi alors les laisser faire de nous des esclaves dans nos propres pays où nous étions libres et où nous sommes légion à vouloir le redevenir ? La liberté aurait-elle une odeur de sainteté pour les uns, et des relents de peste pour d'autres ? Quant à nous, les laissés pour compte, nous savons que vouloir être libres, c'est nécessairement assumer sans faiblesse le problème dans sa double dimension dialectique. En plus clair, Ahmadou, un esclave cesserait de l'être s'il s'engageait dans la voie de sa libération. Sa volonté libératrice est déjà sa liberté, la négation de sa condition d'esclave;

"Ceux qui te partagent ta condition d'esclave sont légion dans cette contrée, sans compter ceux qui au "seuil du XXI^e siècle" sont encore à l'état de nature ici et ailleurs. On leur tient depuis un demi siècle le même langage, un langage hallucinant par sa platitude mensongère et sa ténacité meurtrière restée dans l'impunité. Les laquais en livrée somptueuse qui te gouvernent par procuration ont échoué à faire "décoller" - un verbe cher à ces navigateurs frappés de cécité volontaire - la contrée vers les "lendemains enchanteurs"; alors que tu ne demandais qu'un présent digne et décent, on t'offrait par dérision le paradis empaqueté. Par contre, ils ont réussi, eux, à remplir à ras-bord, de leurs immondices, les poubelles dont toi Ahmadou tu te nourrissais enfant. Les "lendemains enchanteurs" qu'ils promettaient aux autres à profusion, ils y mordaient à pleines dents au présent, au quotidien, sans jamais s'en lasser, leur imagination dépravée aidant. Le mécanisme de leur imposture n'était pas bien difficile. Il était même désarmant de simplicité. Il fallait simplement mentir pour durer, voilà toute l'affaire. Mais la durée n'est pas l'éternité, l'immutabilité.

"Ahmadou, aujourd'hui, aux premières heures de ce jour éclatant de blancheur, blancheur demeurée immaculée malgré les cataractes de sang, les esclaves ont fini de sécher leurs larmes et, debout, ils jouent le tout pour le tout. Ils rejouent une pièce vieille comme le temps : la tragédie de l'esclave face à son destin. La liberté ou la mort, la soumission contre la vie sauve. Les esclaves prennent aujourd'hui possession d'eux-mêmes, de leur devenir, de la terre nourricière qu'ils ont ensemencée de leur labeur et où pourtant ils vivent en parias, agonisant sous le poids écrasant de la frustration, des privations et de l'hébétéude. Aujourd'hui, de leurs mains nues et décharnées, ils taillent en pièces les vrais terroristes et leur terreur cynique saupoudrée d'argent sale et de lois iniques et scélérates, étripent les charognards, empalent les plunitifs au service des illettrés en armes, sèment l'épouvante dans les têtes traîtresses de la prêtraille diplômée. Ahmadou, sache que l'exemple lumineux de Spartacus le Numide n'est pas unique dans l'histoire des hommes. Les combattants de l'espoir, les chevaliers de la liberté étaient et seront toujours légion tant que dureront l'ordre de la terreur, la veulerie et la pleutrerie des vaincus. "Qui serait esclave s'il méprisait la mort". Tout est dans cette vérité séculaire, d'apparence anodine.

"Ahmadou mon ami, tu as toujours été un homme sage, un homme de cœur. Tu ne peux le demeurer qu'en partageant, par l'action et par ta générosité d'homme longtemps humilié, le juste combat de tes frères. La nécessité, le droit inaliénable à la liberté et à la dignité, la générosité te commandent, à l'exemple des damnés tes frères, de refaire le monde. Debout Ahmadou, rejoins à l'instant tes frères en mouvement. Il est temps."

La scène insoutenable d'un insurgé que des miliciens en uniforme traînaient dans la poussière blanche, tandis que d'autres, en espadrilles, respirant la crasse et les reliefs des repas de leurs maîtres, achevaient à coups de sabre et de machette, cette scène-là se présenta, hideuse et bouillonnante, à sa mémoire; Elle lui était assez familière, la scène de la mise à mort de l'insurgé. A chaque fois, il dut s'adosser à un arbre pour ne pas tomber. Canin-le Sidéré s'en aperçut et d'empressa de reconforter son maître en lui léchant les mains et les bras. Ahmadou n'était pas encore pubère lorsqu'une insurrection armée doublée d'une désobéissance civile embrasa la contrée. Les journaux locaux, unanimes dans leur délire mensonger, parlaient d'une « poignée d'égarés", de "brebis galeuses" qui "pêchaient en eau trouble". Les déshérités, quant à eux, comptaient la multitude ensanglantée de leurs morts en les enterrant la nuit dans la clandestinité et les hoquets refoulés. Des miliciens en armes tenaient en carcan les cortèges funèbres aux mille visages exsangues. Les magistrats siégeaient, officiaient, "rendaient la justice" au nom de lois scélérates dont même les auteurs - des militaires, des gendarmes, des fonctionnaires coloniaux... de "l'ancienne puissance protectrice" - ne voulaient plus. Les procès expéditifs se succédaient, suivis tous sans exception d'exécutions capitales immédiates dans les cours de prison ou sur les places publiques. En silence, presque en cachette, on pleura d'impuissance et de fureur contenue. Les commanditaires de la terreur multiforme respiraient enfin en essuyant méticuleusement le fond de leurs culottes. Ils ne voulaient pas de trace qui entachât les pages glorieuses de leur histoire de brigands diamantés. Cette parodie de justice, ces assassinats collectifs perpétrés de sang-froid, ces sinistres mises à mort ritualisées mirent à l'index les magistrats qu'on surnomma depuis "les mitrons de la honte".

Le Condor, qui n'arrêtait pas de se racler la gorge en parlant, vit Ahmadou se diriger vers sa guérite, l'air absent et la mine sombre, digne et muet à l'image d'une hallucination qui

marche sur l'eau. Un instant plus tard, il ressortit, un baluchon tout modeste sur l'épaule, pieds et torse nus. Il siffla Canin- le Sidéré qui se tenait au pied du platane, littéralement figé dans une position d'attente angoissée.

"Condor, n'en rajoute plus ! Ma soif de liberté, de dignité était et reste grande. Mais de par mes seules forces atomisées, je ne pouvais rien contre les satrapes de la contrée aux ordres des nouveaux maîtres de la planète. Aujourd'hui cependant, ma vie ou ma mort n'aura plus le même sens. Cela, je le dois à la multitude intelligente, organisée, de mes frères en mouvement... mais aussi à toi, Condor. Je rejoins mes frères sur le champ. Adieu, Condor. Ou plutôt au revoir !".

A l'instant précis où Canin- le Sidéré vint rejoindre, terriblement inquiet, son compagnon, une balle se logea dans le tronc du platane en frôlant la nuque d'Ahmadou. Helmut Minor Gobelstrasse, tapi sous un arbuste, avait tout entendu de la harangue du Condor. Telle une masse en furie écumante et vacillante, le "propriétaire légitime des lieux" fit irruption dans le groupe en tirant dans tous les sens. Ahmadou eut le double réflexe de plonger à plat ventre en protégeant de son corps Canin- le Sidéré dont l'affolement et les gémissements amplifiaient démesurément le chaos de la scène. Le Condor prit sans frayeur son envol et disparut dans la nuit, vraisemblablement indifférent. Mais ce n'était là qu'une feinte, une ruse de guerre. L'immense tache lumineuse du Condor réapparut à la vitesse d'un météorite dans le bleu de la nuit. Le Condor, après avoir décrit un large demi-cercle et dans une trajectoire droite comme une lance d'acier et toutes serres dehors, fonça sur Helmut Minor Grobelstrasse qui cherchait, en titubant et en trébuchant, à se protéger la face des deux mains. Mais le Condor saisit de ses griffes crochues la masse avinée d'Helmut Minor, plus exactement il le saisit par le dessous des mandibules en le soulevant en l'air; Les hurlement bestiaux de l'homme se mêlaient aux battements d'ailes du Condor qui, d'un mouvement ondulatoire suivi d'un arrêt brutal, brisa net les cervicales d'Helmut Minor. Puis d'un coup de bec, d'un seul coup de bec, le Condor fendit le crâne du pantin désarticulé avant de le laisser choir sans plus de vie. Ce fut une mise à mort aérienne, propre, précise et très certainement très douloureuse. Des mottes de cervelle d'inégale grosseur jonchaient le gazon sombre du parc. L'arme à feu du légionnaire imposteur, dont le terne éclat métallique

se reflétait dans les yeux révoltés et horrifiés du mort, gisait inoffensive au pied du platane. Cette exécution régulière, cette corvée un peu navrante n'émut nullement le Condor qui disparut, calme et confiant, dans l'horizon bleu de la nuit.

Ahmadou, boy éphémère de quatre vingt dix jours, ouvrit toute grande la grille dorée, un chef d'œuvre d'horreur métallique. Plus un seul rempart, inexpugnable ou pas, n'abritera l'abject et l'opulence indifférente des oppresseurs. Il quitta les lieux, le cœur léger et la tête claire. Il s'engagea d'un pas ferme sur la route qui mène à la ville. Gambadant derrière Ahmadou, Canin- le Sidéré bondissait de temps à autre en l'air, ou partait, en bolide ramassé sur lui-même, à la poursuite de concurrents imaginaires.

Helmut Minor Gobelstrasse n'était donc plus de ce monde. Un condor, qu'il avait traîtreusement tenté d'assassiner sans raison apparente, lui a fendu le crâne avec la précision d'un scalpel de chirurgien émérite. C'en était fini d'Helmut Minor et de sa belle assurance, de ses certitudes de visionnaire ridicule, de la bonne chère ingurgitée à satiété, de son mépris de l'homme; c'en était fini de ses nostalgies de tueur qui tremble devant sa femme, de ses refrains de légionnaire imaginaire ; c'en était fini de ses surprofits colossaux, des pots de vin servis aux gras dignitaires de la contrée bradée aux aventuriers, aux contrebandiers, aux Etats étrangers. Helmut Minor Gobelstrasse, cet homme qui a passé les deux tiers de sa vie à salir son passé d'homme juste, quand il était ouvrier manutentionnaire, ne régentera plus le monde à la mesure de ses hallucinations d'ivrogne et de sa folie du gain. Un condor à la fière devise l'a châtié pour l'éternité. En somme, Helmut Minor Gobelstrasse est mort pour avoir été immensément petit, petitement exécration. Pour avoir cruellement manqué de hauteur et d'humanité.

L'accélération du cours des événements figeait littéralement Barnarda Burgueftwe dans une torpeur de moribonde. L'aspic narcissique intégral réagit enfin : elle décida de partir avant qu'il ne fût trop tard. Et elle partit dans l'heure qui suivait, les yeux révoltés du cadavre de son mari, resté sans sépulture, la regardant faire. Elle ne s'en émut pas du tout, mais se dit avec colère qu'encore une fois il allait lui falloir "des papiers matrimoniaux en bonne et due forme." La chasse était donc ouverte pour peu qu'elle fût fermée un seul

instant pendant ses multiples "carrières conjugales". Des "carrières conjugales" précaires par définition.

L'officier du dernier barrage des insurgés - à qui elle crut devoir s'adresser sur le ton de l'arrogance et de la morgue propres aux imposteurs de toutes les latitudes - lui intima, en deux phrases ultra concises, l'ordre de restituer la volumineuse mallette qu'elle tenait à la main, et d'aller s'embarquer sur l'une des canonnières en rade dans le golfe. Ce que Barnarda Burgueftwe, veuve Gobelstrasse, fit sans hésiter. Car elle réalisa très vite que sa vie était en péril imminent, la loi sur les pillards et les pillages en période insurrectionnelle lui allait comme des gants. En homme d'honneur et en officier loyal, il lui répugnait d'abattre une femme, même coupable de pillage;

"Vous partirez d'ici, de cette contrée de l'incandescence larvée mais aujourd'hui déchaînée, comme vous y étiez arrivée, c'est-à-dire les mains nues et l'échine docile. Ce sont les larmes et le sang de nos frères les travailleurs qui ont ensemencé les entrailles de notre terre. Il est donc tout naturel, tout légitime, que ce soit nous - et non les légionnaires, fussent-ils des imposteurs, et leurs concubines ! - qui en récoltent les fruits. Madame, allez rejoindre maintenant les vôtres sur leurs canonnières."

Sans plus un mot, l'insurgé lui tourna le dos en s'éloignant d'un pas lent en direction de nouveaux arrivants.

A coup de vains et de feints oublis, d'indifférence masquée, de faux et d'usage de faux, Barnarda Burgueftwe crut mettre enfin de l'ordre dans son passé. Un ordre factice et rapiécé qui, dans ses illusions emballées, devait éclairer ou même illuminer ses jours moroses ; des jours gris égayés par les prouesses érotiques d'un gladiateur inculte et sans courage. Cet apprenti saltimbanque, qui a la sécurité sociale et des rotules comme deux boîtiers de tabac à priser, l'aima beaucoup et tout à fait à sa manière propre. Il lui récitait souvent les

vers qu'aucun des deux amants ne savait écrire. Ni l'un ni l'autre n'est allé assez longtemps à l'école.

Dans une ville que traverse un semblant de fleuve, anémique, sale, aux berges mouchetées de gale, elle fit donc peau neuve pour elle-même, et accessoirement, pour l'opinion publique; Des poissonnières retraitées de son lointain village, pauvres veuves édentées logeant dans des échoppes de matrones sans plus de pensionnaires, la jalousèrent et la maudirent avec le soutien, sentencieux et intégralement verbeux, du curé. Malgré ce court répit, cet intermède intempestif gonflé à bloc destiné à leurrer l'opinion et surtout elle-même, la tourmente des jours la talonnait encore et toujours. L'apprenti saltimbanque, au zénith de sa "passion amoureuse", lui vola tout ce à quoi réellement elle tenait - ses bijoux et ses économies et disparut à jamais. On dit qu'une nouvelle conquête amoureuse, une gitane bien plus avertie, lui fit la peau en l'écorchant vif. Le corps de l'imposteur fut retrouvé au fond d'un ravin dans un état de décomposition avancé. La rumeur publique ne se priva pas de juger moralement de l'affaire. On prétendait même que l'amante flouée ne fit même pas une seule journée de taule. Mais Barnarda Burgueftwe, elle, était une femme au réalisme avéré et réputé. Des vers qu'elle ne savait ni lire ni écrire, Barnarda ne garda même pas une vague amertume dans sa mémoire . Sans efforts, elle brada tout, le tout ! Mais qui a dit que la mémoire est l'arme absolue de l'illettré ?

Elle retira alors tous les miroirs de son deux pièces ; et quand dans la rue, elle surprenait le reflet de son ombre glisser sur les glaces des devantures, elle s'en détournait, le dégoût et la nausée de soi lacérant ses entrailles. Pour se soigner de ce mal étrange, elle s'infligea en vain un remède non moins étrange, oubliant qu'elle y eut déjà recours plus d'une fois. Elle se jeta alors dans les bras d'un idiot de village qui vite la négligea. Bientôt ils furent deux à se négliger dans l'allégresse et la béatitude. Ensemble, côte à côte, ils broutèrent l'immédiat herbeux. C'est dire qu'elle récidiva en revêtant le statut de l'hideur dans toute sa splendeur.

La matinée du dimanche s'annonçait pluvieuse et absolument identique, par l'ennui mortel qu'elle exhale, à toutes les autres matinées des dimanches de la vie. Dehors, une

brume épaisse écrasait le bourg en en amortissant les faibles clameurs matinales. De sa fenêtre de cuisine, Irène Baladoulwalid observait son voisin, le vieux retraité, sonner à la porte. Elle n'avait rien contre ce vieux monsieur affable et bien loquace. Elle l'appréciait même pour sa discrétion, son franc-parler et son sens très précis de la mesure. Ce vieil ouvrier, qui portait d'amples vestes bleues en toutes saisons, ne savait et n'a jamais su qu'Irène s'affublait de l'étrange nom de Baladoulwalid. Non, Irène n'était pas en colère contre son voisin, mais bien contre son mari de merde qui ronfle et siffle alors qu'il était neuf heures du matin ! Aucun humain digne de cet attribut n'a ronflé ni sifflé à faire trembler les combles à neuf heures du matin ! Elle alla lui ouvrir.

Le retraité d'usine refusa poliment le café qu'Irène Baladoulxwalid lui offrit, en précisant bien que tel n'était pas l'objet de sa visite. Il était quelque peu contrarié sans qu'il eût pour quoi. Il en vint rapidement au fait :

"Irène, j'ai fait cette nuit un étrange rêve où il était question, je crois, de toi. Une ombre invisible, ou plutôt une voix me racontait - alors que je me tenais blotti, sans âge et sans visage, dans un fauteuil - l'histoire d'une femme qui s'appelait Magdalena Cigaravia. Le débit de cette voix était lent, clair et résonnait fort dans la chambre à demi obscure. J'étais sûr que l'ombre lisait le livre de la vie de cette femme. J'interrogeai alors l'ombre, ou la voix je ne sais au juste, qui me répondit avec insolence et forte raison que le livre de la vie est insipide, illisible et sans objet aux yeux de l'auteur qui l'a commis. Les lecteurs y puisent ce qu'ils peuvent même si certains radotent et caquettent à son sujet. Seules l'ombre de l'auteur du livre de la vie sait ce dont elle parle, elle. En le récitant. Je suis en train de te réciter donc de mémoire infailible les pages sales de ce livre hideux. L'ombre et sa voix, insaisissables et immatérielles, étaient pourtant là, à portée de main, et semblaient envahir de leur présence l'obscurité de ma chambre. Dans le corridor, debout et pâle, Magdalena Cigaravia écoutait dans une immobilité de momie égyptienne la voix de l'ombre lire les pages du livre de la vie de la statue blême. Seul une rigole de sang et de larmes parcourait lentement la joue pâle pétrifiée de Magdalena. La rigole de larmes et de sang inonda peu à peu le corps rondlet de Magdalena Cigaravia qui disparut dans le silence, comme une lumière vacillante qui subitement s'éteint.

"Chère voisine, chère amie, cette femme, dont j'ai gardé d'ailleurs le nom en mémoire, et toi, vous vous ressembliez comme des jumelles. Quelle pénible et étrange vision ! Je dois m'en aller maintenant. Mais au fait, depuis qu'on se connaît, voilà bientôt trente ans je crois, j'ignore toujours ton nom de famille, Irèna."

- Je m'appelle Iréna Baladoulwalid.

- Ah ! "

Le vieux retraité sortit presque sur la pointe des pieds, se jurant de ne jamais plus oser une aussi grave indiscretion. Mais une certitude tenace lui disait que telle n'était pas la véritable identité d'Iréna Baladoulwalid.

Son mensonge laconique débité avec l'assurance absente de tous les faussaires de la terre. Iréna Baladoulwalid se servit deux grosses tranches de rillettes qu'elle dévora, joyeuse et la paix dans l'âme. D'un geste sec et nerveux, elle vida d'un trait son verre de rouge, le premier de son litron dominical du main, et alla faire en parfaite mégère ivre non apprivoisée une terrible scène à son mari. Son mari ronflait encore, noyé dans le bonheur et la béatitude absolue, dans l'indifférence d'un débile congénital.

Il était dix heures du matin et la pluie tombait dame sur ce triste bourg enfoui dans la brume.

Elle revint à la cuisine, une cuisine dont la fenêtre donnait sur un terrain vague caillouteux où gisaient ça et là on ne sait quels débris rouillés, des carcasses d'objets inquiétants la nuit. Sur l'autre extrémité du terrain vague où l'herbe ne daignait plus pousser, se dressait, blanche et altière une école. Une école qui a compris ce à quoi elle devait servir; Magdalena Cigaravia, alias Iréna Baladoulwalid, frémit sans savoir au juste pourquoi. Ce n'était pas à cause de la fraîcheur précoce de ce mois d'octobre qu'elle frémissait. Elle sentit d'abord un malaise diffus la parcourir tout entière. Son humeur qu'elle avait inégale et meurtrière se gâcha subitement car elle eut la certitude que de la fenêtre de sa minuscule cuisine blanche et bleue, un paysage identique, un paysage nu et désolé que seule la présence

de l'école humanisait, s'offrait à elle il y a quelques années. Elle tira alors d'un geste sec le rideau de sa fenêtre, déboucha une deuxième bouteille et s'enferma à clef dans sa tête.

Des tréfonds de sa vie abjecte souillée de vomissures, la femme des hauteurs ignorées avait condamné le rêve à l'exil, et l'utopie possible au mépris des ignares et aux ambitions picaresques. De toute sa vie de chienne errante, pas une fois elle ne se permit de rêver. Iréna Baladoulwalid collait comme un sangsue à la réalité plate des jours; En bonne logicienne de l'immédiat herbeux, Irèna se métamorphosa en ruminante, apprit aussi à escamoter, à mépriser tout ce qui est onirique. Elle, la femme des mille et mille cauchemars, la femme des vents hurlants.

Fureur, bruit, hurlements, gesticulation, ferraille et objets encombrants, le tourbillon des jours et leur morsure sans lendemains salvateur, un mépris certain d'illettrée pour l'alphabet et la calligraphie, une procession d'ombres dans des miroirs brisés, tel fut le bilan en filigrane qu'au chevet de son lit de mort, un prêtre cynique et défroqué lui fit de sa vie. On ne put lui trouver un autre prêtre, un prêtre sage et rangé qui eut osé défier la hiérarchie bureaucratique de l'église. Tous les prêtres refusèrent de lui donner l'extrême onction. Iréne Baladoulwalid, en proie à une crise de mysticisme mercantile, en hurla de douleur. Elle passa l'après-midi à gémir, à sangloter et à maudire tout en se lacérant les joues. Peu avant la nuit, et à la lisière d'un crépuscule sinistre et vaguement moqueur, Irène sombra dans une profonde inconscience proche du coma.

Ce ne fut pourtant pas cette fois-là qu'allait se produire le miracle de la mort d'Iréna Baladoulwalid, alias Magdalena Cigaravia.

Le khôl synthétique avait quelque peu adouci et même embelli les yeux de cette femme qui s'installait allègrement dans la cinquantaine. L'abus d'alcool, les veilles porteuses de lendemains moroses, la dérive d'un quotidien qui l'écrase dans la torpeur des mollusques avaient fâné la peau jaunissante de son visage. Ses lèvres hermétiques, minces, pincées,

fermées trahissaient la vilénie de l'intégralité de son être et une inclinaison quasiment innée pour la trahison. De profondes rides, restes de deuils lointains d'amants déserteurs ou de faillites financières, labouraient son front étroit de bête de cirque. Quand elle riait, chose qui lui arrivait tout de même, ses minces lèvres de mégère cruelle et effrontée découvraient des dents trop blanches, trop parfaites pour être les siennes propres. Elles étaient l'œuvre d'un dentiste habile mais à la facture exorbitante. Le gueux argenté qui le lui avait offertes - ainsi que les mamelles factices en remplacement de celles dont la nature l'a dotée, et qu'elle exhibait dans l'indifférence des clients abêtis de liqueurs fortes et d'ennui - cet ancien gueux des foires rhénanes eut un jour l'émouvante étincelle de rendre un peu plus étincelant son objet de plaisir, sa femme. Simple histoire de tuer le temps qui l'écrase et comprime son crâne sonore de gaillard de ferme. Il récidivera d'ailleurs parce qu'il a toujours confondu - dans l'inquiétude floue des ignares qui s'ignorent et des médiocres qui se rançonnent - largesses argentées et don de soi. Entre deux cuites, - qui ébranlèrent à jamais ses molaires et ses mandibules patibulaires et le firent pisser copieusement au pied d'un réverbère classé monument historique - monument dans square "chic" - le gueux au front bas et tourmenté offrit ce qu'on lui demandait d'offrir ; un petit quelque chose qui soit "un placement sûr sous tous rapports". Ils étaient seuls à déchiffrer ce langage ésotérique. La rumeur publique dans son village de pêcheurs pauvres insinuait qu'il s'agissait d'un bien que les travailleurs à la fierté toujours verticales'échinaient la vie entière à se l'acquérir. Ou à ne jamais se l'acquérir.

Le khôl synthétique dont elle usait à profusion était impuissant à donner une âme à son regard. Ce regard dont l'éclat métallique aride ne reflétait rien. Rien que lui-même. Un regard qui se regarde regarder. Le regard d'Alba Zoccorosso effrayait par sa placidité neutre. La femme à la tête parfaitement ronde trônait derrière son comptoir en cuivre qu'elle lustrait de temps en temps, entre deux rasades de liqueur dont elle avait, seule, le secret de la mixture. C'était une professionnelle de haute volée, Alba Zoccorosso. Son métier, qui consistait aussi à faire tout autre chose, sans gigolo, en franc-tireur, elle l'apprit dans un lointain pays, sous les tropiques. Un pays où même les fauves ont décidé de se laisser aveugler par les mouches et où les hommes libres ont été rendus aphones par la bestialité d'un quarteron de sergents analphabètes. Les dirigeants de ce pays, gens du reste très pointilleux sur le chapitre de la souveraineté nationale, autorisaient, au nom de leur peuple et

surtout pour son bien, des transactions de toute nature. Même celles d'octroyer des licences à des tenancières de bordel, pourvu qu'elles soient blanches et sachent flatter les nouveaux maîtres de la place en les gavant, eux aussi, d'argent. L'argent des passes. Comme l'argent appelle l'argent, les dividendes de la chair firent la grandeur et la fortune de bon nombre de dignitaires de l'Etat. Parvenus au sommet de leur puissance, ces dignitaires pénétrèrent par effraction dans l'histoire, simplement en louant les services de plumitifs zélés, faussaires, totalement ignorants des retours de manivelle. Les nouveaux maîtres ventrus, enlaidis par le pouvoir, pleutres comme des rabatteurs de putes, parfumés comme des eunuques, ignares et suffisants, méprisants des plats simples et nourrissants - cette nourriture mirobolante qui endeuillait le jour et la nuit, leurs rêves d'enfants - ces nouveaux maîtres rampants envoyaient illico presto leur butin prospérer dans des paradis fiscaux imprenables. Ces royalties de la chair que des prostituées - flanquées de repris de justice notoires que personne d'ailleurs n'osait songer à inquiéter ici - distribuaient avec une prodigalité calculée à des proxénètes déguisés en ministres ; ces royalties-là, à l'exemple de bien d'autres, engraisaient jusqu'à l'étouffement ce ramassis de charognards qui se dit "indispensable" pour "la pérennité de la nation".

Dans cette ville où tout se sait, où les énigmes les plus tenaces et les plus sombres prennent la transparence du cristal, tout le monde se souvient d'Alba Zoccorosso lorsqu'elle a surgi dans le désert quelques années plus tôt, la tête parfaitement ronde, les yeux écarquillés, la taille à fleur de dunes. Un homme qui se prenait pour Bismarck, mais donnait plutôt dans le revendeur à la sauvette, un homme à demi chauve et carrément bègue, gauche et indécis à l'image des autruches, ce bipède sans plumes et sans âme l'accompagnait. Il portait dans sa serviette de contrefaçon, qui s'obstinait à se vouloir luxueuse, son veuvage de quatre semaines. Tous deux respiraient le même parfum, sentaient la nourriture synthétique des avions de ligne en s'affublant des manières surfaites de laquais qui gardent en mémoire la cruauté de leurs maîtres. Mais sans jamais en tirer la conclusion qui s'impose.

Sur ces dunes de sable, comme sous d'autres latitudes, le couple de concubins suait on ne sait quelle viscérale mesquinerie, quelle vilénie ou quelle bassesse de laquais. Il y avait en eux incontestablement du picaresque de la plus basse facture. Bien qu'ils aient empesté leurs alentours immédiats, les deux concubins aux crocs carnassiers croyaient ferme en fleur

bonne étoile, à l'accomplissement dans l'apothéose de leur destin. Ils se regardèrent et firent mine de sourire, mais leur yeux étaient ternes, glacés, insondables; En somme un sourire bête mécréant, de mercanti". L'Eldorado sera tout aussi bien ici !", se dirent-ils. Alors pourquoi en circonscrire les frontières sur la carte de l'imaginaire ? Aussi la savane devint-elle leur Eldorado palpable et véritable.

Ils n'eurent pas tort. C'est là-bas en effet qu'ils connurent l'extase à coup de saumon fumé pour l'un, et de trahison en cascade pour l'autre. Pour cet homme très réaliste, et qui gagnait sa vie en martelant le zinc d'agréables oiseaux argentés, le veuvage est certes chose pénible mais somme toute surmontable. Il se disait être l'homme le plus heureux de la savane, surtout après avoir pleinement assumé son veuvage quatre semaines durant !

La carrière fulgurante d'Alba zoccorosso se vit éclore dans l'eden luxuriant d'un hôtel assailli jour et nuit par des nuées de mendiants quasi humain, éclopés, éborgnés par a lèpre et d'hideux mouchérons assassins. Elle commença par se donner au portier de l'hôtel auquel elle dissimula sans succès sa condition originelle. Mais cet ancien étudiant devenu larbin par nécessité n'était pas dupe. Il reconnut vite en elle les traces indélébiles de ses courbettes serviles. Alors il se tut, la haït très fort pour son imposture et cessa de coucher avec elle sans la moindre explication, hormis celle de la rosser avec la dernière rigueur et l'application d'un "bon" pédagogue méprisant les choses de la fausse modernité. Elle prit cette raclée mémorable, qui sema d'ailleurs la frayeur parmi la gente volatile de l'hôtel, pour une manifestation fracassante de passion amoureuse. Elle le combla alors de cadeaux, sans oublier bien sûr de se faire plaisir à elle-même. Sa passion pour le saumon fumé en fut alors rassasiée; elle qui vivait littéralement, il n'y avait pas si longtemps, d'ailerons et de cous de poulet à deux francs quarante centimes le kilo. Tous ces précieux présents et cette fine nourriture furent amenés par elle-même d'un continent lointain au cœur de cette savane où la multitude humain végète et meurt à la manière des vers de terre. Et où aussi l'impudeur des puissants du moment prend une allure de crime. Le bel étudiant noir, le bel amant d'une semaine qui n'avait rien d'une machine à faire l'amour, portier par accident et par nécessité, la rossa alors encore plus fort pour l'offense qu'elle lui fit et réduisit en poussière ses présents d'outre-mer. Dans un dernier sursaut de dignité, elle lui ficha la paix. Esseulée - son

concubin cocufié sans vergogne sillonnait toujours les cieux en se tâtant le haut du crâne qui se dégarnissait et se dégarnissait encore - vidée d'une passion qui se consuma à la vitesse d'un fétu de paille qu'on embrase, Alba Zoccorosso se réfugia sans sa coquille mercantile qu'elle sut lucidement garder intacte. Son capital inaltérable et sacré vint encore une fois à son secours. Car pour Alba Zoccorosso, seulement y toucher aurait été le sacrilège même et la profanation absolue;

Lucide et déterminée, l'objectif solidement amarré dans la tête, elle s'offrit sans broncher de nouveaux amants, successifs ou parallèles. Bien sûr toujours aux frais de celui qui chevauchait les grands oiseaux argentés. L'un de ses amants - un avocat gras, rondelet et fessu comme une pute à vingt francs, à la voix nasillarde et qui affectionnait gober les crustacés suracidulés en lançant à la dérobée des regards meurtriers à sa femme, une ex-mercière de province, sans lui permettre, ne fût-ce qu'une seule fois, de se délecter en sa présence de même mets qui lui - cet amant-là obtint donc ses faveurs un peu plus durablement malgré sa laideur du pou et son haleine de putois. L'heureux élu s'appelait Jacquot Chevrette, mais ses confrères du bureau, dont la plupart d'ailleurs sont aussi nuisibles que lui, lui ont collé le juste sobriquet de Chouan de la Savane;

L'ancienne mercière, pour se venger de tant d'humiliations publiques et arrêter net les menées de conquête de son mari volage, lâcha tout un beau jour. Et sur les toits ! Jacquot Chevrette, criait-elle, s'il excellait à gagner les procès par le mensonge et en soudoyant les témoins, n'en était pas moins impuissant, bel et bien impuissant, sexuellement impuissant. Elle exhibait partout dans la ville des témoignages écrits, œuvres authentique d'écrivains public sous la dictée de femmes en rupture de banque Bénédicte prit soinde soudoyer d'abord. L'avocat lui-même ne put mettre en doute l'authenticité absolue de ces documents compromettants. Il reconnut sans difficulté l'auteur de ces abominables révélations à caractère franchement délateur, mais il était impuissant à le punir d'une manière qui pût épargner son statut socio-professionnel. Encore une impuissance qui l'atteint au visage de plein fouet. L'effet de surprise et l'énormité catastrophique des révélations de Bénédicte le terrassèrent. Il en eu perdit le sommeil et quelques procès. Quelles représailles pouvait-il contre sa femme, riche héritière d'un premier mari - sinistre notaire de village pas très

honnête et qui expira entre les cuisses d'une péripatéticienne itinérante - d'innombrables arpents de vigne ? Rien. Car sa cupidité foncière lui dictait sagement le pardon. Il allait même lui permettre désormais de gober en sa présence et en pleine savane ! Le temps de privilèges était à jamais revolue. Mais dans ses concessions précipitées, le gras avocat ignorait qu'il descendit de quelques marches de son piedestal. Aveuglé par sa fatuite de parvenu ingrat, il était loin de se douter qu'il signait là sa perte et son anéantissement à brève échéance.

Alba Zocrosso, sans cesser son concubinage avec l'homme qui gagnait sa vie marteler le zinc des oiseaux argentés, prit donc l'avocat pour amant en sachant bien qu'au lit la chose ne serait que chair flasque d'où émergerait, miniaturisé et vaguement confus, un sexe lutin éborgné, parfaitement inutile. Bravant l'opinion publique - qui pour une fois ne savait quoi dire, elle qui croyait devoir dire tout sur tout, sur le compte du concubin cocufié et de l'amant impuissant - Alba Zocrosso combla Jacquot le Chouan de tant d'attention amoureuse et lui annonça finalement sa délivrance, c'est-à-dire son érection prochaine. Le bougre d'âne y crut sans l'ombre d'un doute et tomba en pleurs à ses genoux. La fille de bar le tenait désormais à sa merci. Un soir, alors qu'il gobait avec force démesure d'étranges insectes marins sans nom - prétexte dérisoire à ses beuveries de solitaire du fin de semaine - elle lui glissa suavement à l'oreille que lui seul pouvait l'aider à gagner son procès en divorce. L'épithète distinctif le flatta beaucoup. En mythomane accomplie, Alba fit de son procès "une affaire" alors même que la chose était entendue à l'avance, réglée à l'amiable, un constat d'échec, de faillite amère, de débâcle humiliante et tout cessa d'être. Si affaire il devait y avoir, ça ne devait sûrement pas s'étaler par devant les tribunaux. L'avocat véreux, qui trône et qui tonne dans cette "ancienne" colonie de la République, était à coup sûr de trop dans cette mise en scène peu savante. Seulement pour la femme à la tête parfaitement ronde, il fallait totalement mentir et s'absoudre par le mensonge; Il y avait un rituel qu'il ne fallait pas transgresser ! Jacquot le Chouan pouvait être utile, se disait-elle. Il allait l'être en effet.

Jacquot le Chouan plaida donc "l'affaire", et la gagna aux torts exclusifs et intrinsèques de l'absent. Ce qui était chose aisée puisque l'avocat véreux recourra massivement à la

falsification et à l'imposture. Maître Chevrette, dit le Chouan, n'était pas du tout pressé de réclamer ses honoraires au concubin de sa maîtresse, laquelle n'avait d'ailleurs pas la moindre intention de les lui verser. Alba Zoccorosso, escroc de par son nouvel état, se mit subitement à appeler son amant, un autre escroc d'une autre espèce, Maître Chevrette. Le choc des nouvelles manières de sa maîtresse, métamorphosée en bloc de froideur et de distance hautaine, firent délirer de fièvre Maître Chevrette pendant cinq jours.

Bénédicte allait mal, très mal. Pas une fois elle n'eut un geste de tendresse à l'égard de son imposteur de mari, volage et adultère. Elle loua aux frais de son mari - à cela, elle tenait ferme - les services d'une infirmière, une géante à l'âme tendre mais qui exécra les petits blancs cassants et arrogants. L'infirmière n'avait jamais compris, ni admis, la prétendue hauteur de vue de ces insectes asociaux. C'est pourquoi elle se limitait en toute équité, et avec l'exaltation de faire œuvre utile pour l'humanité toute entière, à leur rendre la monnaie de leur pièce. Aussi traita-t-elle avec la dernière rigueur cet avocat rondlet et fessu qui n'avait tout de même pas le cancer à son stade ultime. A chaque fois en effet que Maître Chevrette commençait sa litanie de moribond, elle le tançait vertement et l'abreuvait d'injures torrentielles et de sarcasmes qui le plongeait instantanément dans la terreur et le désarroi. A chaque fois qu'elle lui faisait de la lecture- des textes d'un anti racisme virulent et militant - elle exigeait une mobilisation totale des ressources intellectuelles du malade, doublée d'un compte- rendu oral sans faille. Ce qu'il sut toujours faire avec un certain brio. La hantise du châtiment inéducable lui faisait faire des prodiges. Mais une fois, une seule fois, il rata le tout et ce fut alors pour lui l'horreur : l'infirmière lui fit une de ces scènes qu'il en sanglota longtemps sous les draps. Le lendemain, la fièvre le quitta.. Il était guéri et vite il chassa les idées de représailles qu'il échafauda timidement quand il était cloué au lit. Bénédicte, quant à elle, n'était pas sans savoir ce qu'endurait son mari dans la peur et le silence. Mais elle ne leva pas le petit doigt pour dissuader l'infirmière qui avait ses vues propres sur la question... et qui ne sont pas forcément les pires qui soient. Surtout celles qui concernent les faux moribonds!

Bénédicte allait de plus en plus mal. Jacquot Chevrette, propriétaire atitré du sobriquet de Chouan de la Savane, a étalé au grand jour la honte cachée de sa femme, agressé sa

pudeur, bafoué sa fierté et son honneur. Au fond, la fille de bar nommée Alba Zoccorosso n'intéressait en aucune manière Bénédicte. La vilénie de son cochon de mari, sa rapacité et sa petitesse étaient seules à occuper son esprit et son appétit légitime de châtier l'agresseur, l'oppresseur. Au sortir de son délire fiévreux et à la sortie de la salle d'audience, un peu avant midi, un jour d'automne, une balle fracassa la tempe de Maître Chevrette qui s'abattit de tout son long sur le carrelage du corridor, sa robe noire d'avocat véreux lui servant de linceul. Les traits de son visage figés à jamais dessinaient une belle expression d'enfant tranquille. Mort, l'avocat véreux était assurément un peu plus humain. On mit le corps sur une civière et on l'emporta à pas de course à la morgue municipale. On arrêta Bénédicte. Le cadavre et l'assassin furent embarqués dans un même avion en partance pour la métropole - c'est ainsi qu'on continuait à appeler l'ancienne puissance "protectrice". On ne sut jamais, ni compris, pourquoi la meurtrière ne fut pas jugée dans le pays où l'homicide eut lieu. Était-ce du fait de la nationalité de l'assassin que des mauvaises langues tenaient pour être au-dessus des lois du pays ?

Maître Jacquot Chevrette, dit le chouan, paya donc de sa vie sa crédulité d'homme traqué par l'impuissance. Il a tout perdu : et la vie et l'héritage que constituaient les fameux arpents de vigne. Les arpents de terre qu'il convoitait - il comptait obscurément survivre à sa femme- seront tôt ou tard fertilisés par leur légitime propriétaire. Quant à la serveuse à la tête parfaitement ronde, elle soupira d'aise à l'annonce du meurtre de son amant : le procès avait eu bel et bien lieu, et fut gagné! Et qui plus est, les honoraires exorbitants de l'avocat furent détournés au profit de la guérisseuse Alba Zoccorosso

Feu Maître Chevrette, cul-terreux de province qui a percé grâce au dévouement sans faille d'une mère veuve à trente ans, n'est donc plus de ce monde. Il a été mis à mort comme une bête malfaisante par sa femme qu'il a humiliée au-delà du supportable. On raconte qu'avant son crime salvateur, Bénédicte se mit rageusement à fréquenter les bars de cette ville champignon dont les proches faubourgs sont encore visités la nuit par de redoutables carnassiers. Elle confia alors à la naphthaline toutes ses robes de coupe classique, porta d'amples sarwals et se coupa les cheveux en garçon. Muette, le regard obstinément dans le vague, Bénédicte s'attablait de longues heures dans l'ombre tendre et presque humide des

fonds de bar. La mise à mort de la crapule l'obsédait littéralement. Elle en préparait le rituel dans ses infimes détails. Il faut l'interpeller à haute voix par son nom de famille - surtout ne pas l'appeler par son prénom ! - le viser au front en le regardant droit dans les yeux et, sans un mot, tirer à bout pourtant, les deux mains jointes et crispées à se briser sur la crosse de l'arme. Jeter enfin l'arme sur le cadavre de l'infiniment petit et attendre, la tête envahie par l'écho obsédant du coup de feu. C'est exactement cela qu'elle fit le jour de l'exécution. La chose se fit dans l'ordre mécanique et macabre d'un bourreau tout à son travail et manifestement sans état d'âme.

La fille de bar n'envoya même pas de fleurs. Le cadavre de l'avocat Chevrette, colon d'un nouveau type, victime parfaite de l'arrogance morbide, des parvenus et aussi des plates certitudes, s'envola dans le ciel de braise de midi. Au fond, l'avocat Chevrette respirait fortement les vieilleries et le déjà vu. Bénédicte, qui devint quant à elle étrangement belle et altière comme une lance, riait intérieurement sans montrer les dents, à l'image des lionnes immobiles et légèrement amusées par le spectacle de la ménagerie humaine. Sur l'aérodrome, pas.

Une fois elle ne regarda du côté du cercueil qu'on enfournait dans la soute de l'avion. Le cercueil était en ébène : il était devenu richissime ce cul-terreux d'avocat qui a renié sa mère. Oui, richissime et sans vergogne ! Les petites gens de la savane, et les autres aussi, en savaient long sur Maître Chevrette qui, souverainement et au faîte de sa puissance de mécréant mercantile, renia publiquement sa mère. Sa mère, la femme qui lui donna tout sans compter et sans contre-partie !

"Dieu béni, bénissezz encore et toujours Bénédicte, fille de la Bénédiction !", se répétait inlassablement un débardeur en sueur.

La ville et ses bas-fonds, ses bidonvilles et ses quartiers sordides tissèrent autour de l'avocat sang-sue une toile de sourdes rancœurs et de haines inutiles, mais indispensables. Bénédicte par contre, devenait dans le conscient collectif une nouvelle sainte, bénie et salvatrice. Dans les bidonvilles et les taudis, on accrochait son portrait à côté de celui d'une

femme autochtone qui, quelques années auparavant, fit régner l'ordre et le respect parmi la gentee masculine. Tout le monde, toutes religions et toutes ethnies confondues, dans ces marais de la nudité crue croyait en elle. Des maris sensibles et intuitifs, honnêtes, saisirent au vol l'allusion meurtrière et filèrent doux, tout doux en surveillant, inquiets et parfois carrément paniqués, leurs flancs de fornicateurs impénitents. Un regain de pieuse ferveur s'emparait des femmes. Des maris, des séducteurs faibles et cupides, sans foi et sans honneur, négligèrent imprudemment ces événements importants qu'ils prirent pour être de menus faits du quotidien. Ils périrent étranglés par des mains invisibles, souvent au détour des sentiers pestilentiels des faubourgs. Une brise purificatrice berça longtemps la ville d'où s'exhalait une bien curieuse odeur de sainteté. Les femmes savouraient sans vanité leur victoire en déblayant dans le sérieux et l'intelligence les chemins de l'avenir : l'avenir de l'opprimé et de l'oppresseur dans le dépassement salutaire. On ne se libère pas sans libérer l'autre. On ne parlait ni de la première ni de la dernière Sainte dont le souvenir et la mémoire restaient pourtant vivaces dans le silence des cœurs. L'histoire des deux Saintes n'était au fond qu'un prétexte pour les anciennes soumises des faubourg. Mais c'était un prétexte vénérable;

Le cours des événements s'accélérait et Alba Zoccorosso s'en effrayait à mourir. Tout de par le monde doit aller à sa petite mesure. Elle beuglait à qui voulait l'entendre - la quasi totalité des nantis dominateurs venus du Nord - son incompréhension et ses limites d'illettrée stupide et agressive. Son front bovin s'assombrissait de jour en jour ; elle maudissait pour l'éternité le gueux rhénan sentant le purin putride qui l'amena en conquérant péteux dans la savane. Mais hélas le mouvement ne tarda pas à s'enrayer, les manipulateurs, femmes et hommes, resserrant de plus en plus leur étau. La débandade, la dislocation finale et la débâche eurent raison de tous. L'hébetude défigura longtemps ces têtes étendards des masures. La fille de bar n'en arrêta pas de jubiler : "l'Affaire" était déjà entendue, et bel et bien en poche ; la sécurité régnait de nouveau et la liberté d'entreprendre n'était plus menacée. Dans ce nouveau climat, où croupissaient ses illusions dans des eaux jaunes et saumâtres, Alba Zoccorosso allait de nouveau échaffauder de bien hardies entreprises.

Toujours dans le giron de sa condition servile originelle, avec laquelle elle savait d'ailleurs aisément renouer, elle répondit sans vergogne aux avances pressantes d'un garçon d'étage en état d'érection permanente. Ce garçon d'étage était laid, trapu, musclé et pouvait se prévaloir d'un poitrail de bardot. Une bête de somme à l'allure pourtant assez humaine, un animal sachant manier les chiffres, comme il en existe sous tous les cieux. Petit de taille, ce garçon d'étage avait l'âme mauvaise et les pieds plats.

L'amant de Rhénane - qui ne sentait plus la fosse à purin - martelait toujours le zinc des oiseaux argentés qu'il montait à califourchon, mais sans son air de béatitude foraine qu'il affichait avec ténacité pendant la semi décade écoulée. Il était donc continuellement absent ; absent de corps, car d'esprit, il ne pouvait être ni présent ni absent. Et il fallait impérativement à la serveuse un corps disponible en permanence. Un objet à triturer et à triturer encore et toujours. Elle se donna alors au domestique dans un réduit pour domestiques, au milieu des balais, des brosses, des serpillières, des seaux, dans le silence apeuré et un peu marquois des cafards de l'hôtel. L'homme au poitrail de bardot fut subjugué par l'âme sœur d'Alba Zoccorosso. La dame au concubin échevelé en eut la certitude pendant leurs ébats renouvelés dans le réduit obscur. Mais au fil de leur liaison, en vérité une série assommante de fornications hâtives, expéditives, l'homme eut la prétention inouïe d'échafauder de somptueux projets où il imaginait la Matronne Alba trôner à ses côtés, rose et magnifique dans son fard excessif. Le partage des rôles et des destinées, tel que fixé par son auteur, ne plut pas à la vilaine. Elle voulait le tout ou rien! Elle consentit cependant de confier au concepteur du projet, l'homme au poitrail de bardot, la tâche de " chef-videur chargé de la mission sécuritaire de l'établissement". (On trouve pour elle, moyennant finances, cet intitulé pompeux de l'unique attribution de "homme de main"). Au vu du gabarit carré et fort ramassé du domestique " concepteur de projets", on peut dire avec raison qu'elle n'avait pas tellement tort de lui attribuer des tâches strictement et exclusivement "évacuatrices". Mais l'immonde Alba pêchait tout de même par ingratitude. Le garçon d'étage, qui n'avait pas son certificat d'études primaires, suffoqua d'indignation et de stupeur. A propos d'études primaires, il faut dire que la serveuse rose n'avait strictement rien à envier au chef-videur en puissance. Elle essaya toutefois, dans un passé lointain, de

reprendre l'école qu'elle avait désertée à treize ans pour déambuler dans les ruelles étroites et grises de sa ville natale. La tentation de retrouver les bancs de l'école resta une tentation.

Le garçon d'étage vit alors rouge. Une violente dispute éclata dans le réduit aux balais. La Matronne Alba l'injuria copieusement, jusque et y compris la couleur de sa peau, son nez canard et sa verge d'âne dont elle disait, pourtant, beaucoup de bien seulement deux jours auparavant. Ils s'empoignèrent, se lacérèrent le visage et le corps de profondes écorchures, roulèrent comme fauves en furie sur le parterre cimenté de ce réduit pour domestiques quasi illettrés. Bref, une rixe de gueux jaloux de leur territoire.

Alba Zoccorosso recherchait la volonté de puissance par la radiation sublimée d'un passé récent qu'elle savait insupportable et exécrationnel - mais qu'elle supportait, frigorifiée dans son cerveau à double palier; elle recherchait aussi la volonté de puissance par la domination- soumission de son alter-ego dont le tort, à ses yeux, était d'être un homme de couleur et " de plus », insolent et cupide. Lui, logique dans la vilénie de ses ambitions, vilain dans son projet de pressurer ses frères en émigrant vers la sphère des maîtres, refusait de se laisser dominer par son propre gibier. Son gibier qu'il conquiert le sexe à la main et la tête sonore! Mais il fut humilié par une domestique encore plus vilaine que lui. La séduction par les sens n'a pas résisté à l'assaut de la cupidité.

La rumeur publique n'arrêtait pas de s'amplifier en insistant spécialement sur le fait que l'établissement dont la matrone et le proxénète - titre de noblesse qu'Alba Zoccorosso refusa pourtant net au garçon d'étage- projetaient l'ouverture était évidemment une maison de passe ou un hôtel, une maison de tolérance ou une maison close, en un mot un bordel pour légionnaires comme il en existât à profusion pendant "l'ère héroïque" des empires coloniaux. Mais à la place et lieu des légionnaires bottés et tatoués, il y avait des ministres et des fils de ministres. Et beaucoup de blancs, locaux ou de passage dans le pays. Une densité de fréquentation stable et durable de ce lieu de plaisir engage le renom de " l'établissement". D'autre part, les filles de joie, que l'on appellerait pompeusement "les pensionnaires" seraient de purs produits d'importation. De la péripatéticienne à la chaussette de luxe, de la locomotive au livre, tout est importation. Importation, un autre mot à l'effet

euphorisant et aliénant qui fait encore fortune ici. Le garçon d'étage et sa dulcinée du réduit à balais projetaient le plus simplement du monde de commercialiser de la chair humaine à l'état frais, de vendre à d'autres le corps des autres, et de l'alcool - dans des établissements annexes de catégorie inférieure - à broyer les boyaux et le cerveau des damnés de la savane.

Le projet finit par tomber à l'eau, même s'il connut un début de réalisation fort prometteur. Mais le premier établissement de la future chaîne Zoccorosso L.T.D fut la proie des flammes une nuit d'hiver. Il y eut quelques victimes dont un ministre en fonction déguisé en play-boy noctambule. L'innocent défunt eut tout de même droit à des funérailles nationales. Lui qui mourut dans un bordel, fût-il de luxe.

Tout le monde s'accordait à dire que le pyromane meurtrier n'était autre que ce triste garçon d'étage qui ne digéra pas son éviction finale et sans appel. Mais la destinée de ce préposé au nettoyage fut assez glorieuse : en échange de son mutisme sur les circonstances infamantes de la mort du ministre, il vit, comblé de passe-droits et incrédule, des magistrats laids et joufflus se prosterner à ses pieds. Ces magistrats, petits et véreux, se drapaient dans une loge humble et servile quand il leur fallait servir les pouvoirs en place. Tous les pouvoirs, existants ou à venir. Mais ces magistrats-là savaient aussi comment et quoi faire pour gagner les bonnes grâces d'un domestique devenu maître-chanteur malgré lui. Quand aux petits délinquants des rayons d'alimentation, ils sont faits uniquement pour être châtiés et jamais récupérés. Pour ces enfants jouant aux grandes gueules, on a fermé les portes du pardon, de la compréhension et surtout de l'espoir.

Alba Zoccorosso, de nouveau en faillite, résolut alors d'attendre, meurtrière et indolente, des jours plus propices sous des cieux plus cléments. Le retour inopiné du forain échevelé, ses regards obliques de bête trahie, ses gémissements rauques n'émurent pas du tout la matrone des eaux glauques déchaînées. Alba, à l'enfance culbutée, escamotée, en vain raccommodée et enfin sans appel sacrifiée, ne fit pas attention à cette pauvre loque sans plus de vie. Dans sa superbe carnassière, il n'y avait aucune place pour la moindre intelligence, la moindre sensibilité. Rien que des crocs qui lacèrent et des boyaux insondables. Alba Zoccorosso, entre deux tranches épaisses de fromage de tête, le rabroua

ferme deux ou trois fois et lui interdit, en hurlant comme il se doit, de la toucher. On ne peut choir de plus haut ! Et l'hébétude, pétrie de cette insupportable haine de soi, saisit à la gorge ce diable de forain. Alors ce soir-là, l'homme aux oiseaux argentés, redevint un peu plus humain ; il versa de chaudes larmes sur sa défunte femme, oubliée sans remords au bout de quatre semaines de veuvage et enterrée à la hâte dans une ville où le soleil se lève, et parfois se couche, à midi. La Matronne surprit ses larmes et comprit que c'étaient des larmes d'un homme qui a aimé et qui, soudain dans la nudité des vérités crues, rencontre le désert et son surnois silence séditieux. Alba, en guise de consolation, le rabroua encore plus fort. Cette fois, le pauvre forain chiala comme une Madeleine. Sans retenue et sans pudeur. Cela lui fit beaucoup de bien et il le savait. Il voulait sans artifice se libérer d'un poids qui l'oppressait. Dans son infinie tristesse, le forain s'accomplissait enfin. Il devint vrai et sa fragilité, reconnue et assumée, ne pouvait porter ombrage à sa vérité.

La nuit de la rupture, la concubine en instance de régularisation - formule sacro-sainte léguée par les guichets de la préfecture de police, et qu'elle chérissait entre toutes - la concubine se versa donc un plein verre de liqueur forte et regarda ailleurs, impassible et taciturne. De longs fuseaux noirs transperçaient l'horizon en poussant de brefs sifflements renouvelés : les oiseaux regagnaient leurs nids à l'approche du soir. En sirotant sa mixture savante, Alba ruminait, en la figolant, sa décision première : travailler, vendre à l'occasion son corps au prix fort, économiser et quitter la savane. Elle ne se savait pas encore condamnée à n'avoir jamais de havre. Rien que de l'errance et les gifles retentissantes de la dérive.

Sept cents jours durant, elle aura trôné derrière son comptoir, apprenant fiévreusement le métier qui allait devenir à jamais le sien : servir dans la servilité absolue contre la fascinante pièce en or. Et ne jamais, jamais faire don de soi ou sourire pour le seul plaisir de voir l'autre sourire.

Elle amassa ainsi, et autrement, une fortune, sillonna le ciel, se gava de caviar et oublia jusqu'au goût les cous de poulet réputés cancérigènes, et dont elle se nourrissait avidement du temps lointain où elle vivait dans une maussade, près des dieux, avec un compagnon sec

et nouveau comme l'olivier, idéaliste dans son dénuement. Un dénuement total que ce jeune homme négligeait; et quand il s'en apercevait - parce

qu'une vieille pillarde criarde et édentée le lui "rappelait" - il le méprisait.

Un vieil étudiant obscur, galérien originaire des Dardanelles, transmit un jour un message oral à l'ancien compagnon de route de la serveuse. L'ancien compagnon de route ne frémit pas à l'appel de la serveuse. Mais il eut la sensation violente, douloureuse et envahissante de voir ses deux mains se libérer de leurs bras, foncer, lestes et sanglantes, dans la verte perspective de la savane pour enfin se saisir d'une tête ronde décapitée, laide et déjà rongée par les moucheron de la mort putride. Il alla pourtant voir la serveuse et sentit son cœur se soulever, suffoquer sous le poids d'un amas confus de haine et de répulsion, d'humilité et de compassion, d'amitié mémorisée, fossilisée, mais aussi de mépris. Il y avait de tout dans le regard de son cœur, mais il n'y avait pas le pardon. Il sut définitivement cet après-midi là, dans cette ville où il vit la mort prendre la couleur des pavés gris du petit malin, où il se vit blême et fantomatique, l'être défait et le regard terne ne scrutant rien d'autre que soi, il eut alors la certitude qu'une dimension, peut-être essentielle, avait déserté son être. De pardon, il n'en restait nulle trace en lui. Car il l'avait prodigué, plein et entier, sans mesquinerie et sans calcul quelques années auparavant. Au bénéfice du même imposteur ! Qui sans pudeur et sans remords troqua le repentir contre l'imposture.

L'ancien compagnon de route ne comprenait pas pourquoi cette loque parfumée qui n'aimait plus le savon de Marseille, ce pantin ridicule, qui flambe l'argent et martèle maritalement le sol en marchant, voulait le voir. Les premières paroles échangées, il comprit que la serveuse à la tête ronde tenait à l'avoir pour témoin de son ascension fulgurante, en nourrissant dans les méandres ténébreux de son moi malade l'espoir, le fol espoir de le voir en souffrir. Seulement, elle oubliait que le vieux compagnon était resté le même ascète cultivant le même ascétisme; Elle lui offrit des saucisses de Strasbourg - pommes frites dans une gargote sans nom. Il trouva très bonnes les saucisses de Strasbourg et la remercia pour la modestie des lieux. Un autre jour, elle lui offrit, dans une largesse de souveraine en exil,

des tickets de métro de première classe... Cette vile domestique gagnée corps et âme à la cause de ses maîtres avait complètement occulté son passé : se lever aux aurores et courir le ventre creux dans le froid des villes du Nord pour être à l'heure à son boulot, ça peut mener droit parfois dans le giron des oppresseurs. Car la trahison et la tyrannie sont deux sœurs jumelles. Mais pour le vieux compagnon de route, il n'était question de pardonner ni à l'une ni à l'autre. Il la méprisait très fort, encore plus fort, lorsqu'il la vit partir respirant la bonne chère et les parfums subtils de tous les parvenus de la terre. Le gaillard de ferme, qui s'était remis à sentir très fort la fosse à purin, conduisait un engin étincelant. Cela le fit beaucoup rire. Était-ce parce que l'engin, un jouet parfait pour les têtes sonores, démarrait en pétaradant ? C'était certainement pour cela aussi qu'il riait.

L'ancien compagnon de route ne voulait pas de rencontre en tête à tête avec la Blanche de la Savane, une ancienne domestique nourrie de restes. Une jeune fille noble et droite comme une tige d'acier - de cette noblesse de cœur et d'esprit qui terrassa de rage impuissante la parvenue illettrée - un aigle qui chérit les hauteurs et s'y cramponne malgré les bourrasques ou à cause d'elles, une frêle stature que n'effraient pas les combats pour l'espoir, cette belle jeune fille aux dents éclatantes et à l'ambition altruiste l'accompagnait toujours. La chose immonde couverte de diamants en pleura un soir dans un square. Étrange. Dans ce même square qui a vu naître et balbutier, bien des années auparavant, la romance abrupte avec son ancien compagnon de route. La chose immonde, qui ne daigne prendre que la première classe du métro, comprit ce soir-là qu'elle avait "tout", mais qu'elle n'était rien; et qu'être femme ça n'avait rien à voir avec se louer au plus offrant. La condition de femme, celle de la femme qui s'affirme en se dépassant, est chose étrangère à la bourse des valeurs, à la spéculation financière. C'est ce soir-là aussi qu'il alla au pied d'un arbre se soulager en se remémorant quelques unes des vilénies de ce tas d'excrément à jamais rivé à la minceur et à l'inconsistance.

Mais une nuit, obscurément et au prix d'un stratagème désarmant par sa simplicité et son sang-froid, il prit d'assaut sa chambre. Il s'y tapit dans l'obscurité attendant le retour de la bête immonde. Le gueux des foires rhénanes ne l'intéressait pas particulièrement, mais il s'était tout de même dit qu'au besoin, il l'attacherait par le cou au pied de la cuvette, au pied

du trône, dans le cabinet d'aisance. L'arme à feu qu'il tenait au poing pesait lourd. Il s'assit et s'interdit de fumer. Une arme à feu tue proprement, à la vitesse de l'éclair et à distance. La notion de distance le fascinait. Les vues aériennes avaient toujours hanté son imagination d'enfant. Les empoignades, c'est bon pour les domestiques qui se lacèrent la peau dans les réduits obscurs des hôtel. De longues heures s'égrenèrent dans le silence et le noir. Et puis, il se ravisa. La déloyauté, le mensonge, la souillure, la trahison, l'abandon et le parjure tels que dits sur le papier bleu- du papier bleu, léger et sale - ne le concernent pas, ne sont pas de son fait. Aucun avocat, véreux ou pas, aucun magistrat, vénal ou pas, ne pourra lui en attribuer la paternité. Il faut donc se battre sur d'autres fronts et ne pas anitiler la descendante de la vieille pillarde; La vieille pillarde, soit dit en passant, qui a prononcé le mot "argent" des milliers et des milliers de fois au cours de sa vie d'épouse tôt répudiée, désavouée. Il se leva et claque la porte sans colère. Don Quichotte n'est qu'une sublime vision de littérature. La crapule intégrale, sans foi et sans honneur, eut ainsi, et seulement ainsi, la vie sauve. Sa mort n'aurait servi à rien Elle n'aurait servi personne non plus. Elle ne l'absoudrait même pas.

Pendant très longtemps, de longues et difficiles années dit-on, Irèna Iroun vécut dans un pays où les deux cinquièmes de la population sont des malfaiteurs et de assassins de père en fils, dans un pays qui vit aussi naître, dans le dénuement des maquis insulaires, un immense philosophe qui sut inculquer, par et dans la lutte, la station verticale aux opprimés. Là, on la vit s'acoquiner avec un apollon édenté, marchand de fleurs exotiques dont il ignorait et le nom et l'orthographe; puis avec un flic de quartier serviteur zélé du milieu; ensuite et non enfin avec un petit homme, proxénète de son état, repris de justice notoire et père d'une nuée de gosses qui ne vont pas à l'école mais vendent des cigarettes de contrebande dans les ruelles branlantes de la vieille ville. Ce proxénète ridicule et polygame, chevronné du vol à la tire et de la course à pied, portait des lunettes toutes fines - des verres blancs neutres ! - et de grosses bagues en or aux doigts. Ce petit objet ridicule parfumé à outrance a le don d'incommoder et d'irriter les autres par ses mensonges grossiers, jamais assez élaborés. Il prétendait "faire dans la culture". Ce petit homme vaniteux, et lui aussi totalement illettré, a été retrouvé pendu, le sexe dans la bouche, à l'arche d'un pont menant à sa demeure. De gros mouchérons, laids et suffisants à l'image de leur proie, vrombissaient autour du pendu. Tout le monde dans le quartier pense - fermement mais sans jamais le dire

- que c'est la femme du trépassé, une mère de famille pieuse et pratiquante, qui a commandité l'atroce mise à mort. Le proxénète illettré qui a privé d'école ses enfants portait le nom inadmissible de Séraphino Cosamafia.

Le gaillard de ferme qui ne sentait plus la fosse à purin - ça lui arrivait tout de même, au gré des jours ! - vit subitement clair en lui-même et autour de lui-même. Ses rêves à l'eau de rose, mais souvent cauchemardesques, lâchèrent alors prise pour atterrir bien bas. Il vomit à sa concubine, devenue entre-temps sa femme, tout ce qu'il croyait savoir sur son compte et lui infligea la tannée de sa vie avant d'aller écraser sa colère contre les seins accueillants d'une autre mégère latine qui ne tarda pas, elle aussi, à lui décrocher le coup de la trahison finale en plein dans les testicules. Il n'en mourut pas bien sûr, mais longtemps il fit semblant de faire partie des vivants.

Le gaillard de ferme et Iréna Iroun qui s'aimèrent dans le réconfort des pleutres et des invalides, dans la gratification par l'argent, dans l'éloquent silence irrévocable de la trahison, se séparèrent sans émoi. Le plus froidement du monde et sans avoir rien compris à l'imposture qui fut la leur dès l'instant où ils mirent pied dans la Savane. Quant à la tannée, c'était surtout parce qu'il découvrit, un peu tard certes, que l'avocat véreux nommé Chevrette n'avait pas perçu ses honoraires. Il punissait donc en cette femme, devenue son épouse, non la bassesse et la trahison pleines et entières, "l'adultère" et la cupidité, mais bien l'escroquerie financière. On ne plaisante pas avec l'argent, disait la fière devise du gaillard de ferme. En divorçant, l'homme qui savait marteler le zinc, tous les zincs, devait donc accomplir la performance absolue de l'Etat-Civil : le Célibat, le veuvage et le divorce. Que lui restait-il ? Rien que des mariages transitoires, une succession tourmentée de formalités pompeuses bénies par la prêtraille et les maires ronronnants. L'homme aux oiseaux argentés avait une manie stupide de tuer le temps et de se tuer : en se mariant. D'ailleurs, la serveuse à la tête ronde lui partageait cette façon de voir les choses. Une façon "hautement passionnée, passionnelle quoi" ! Iréna Iroun affectionnait en effet ce genre de cérémonie. C'est cette passion démentielle, faut-il le dire, pour les rites solennels qui l'a conduite à changer souvent de syllabes identitaires, d'état-civil. Mais que peut l'Etat-Civil et ses

variations identitaires, statutaires contre les damnations premières ? Iréna Inoun ne pouvait se poser de semblables questions.

Le nouveau maître de la place, un bricoleur besogneux qui vit de délation et de pourboires, un animal coléreux et grognon qui refuse de faire l'amour sous l'icône de la Vierge Marie, un fils indigne qui renie son ascendance immédiate et attestée faite de maquignons et de bûcherons, cet heureux élu de l'amour "aveugle" (on lui a susurré à l'oreille cette ineptie) galère ferme dans le but combien enivrant de faire des économies. "Vivre, c'est épargner", beuglait-il sans concession à l'adresse de sa femme qui s'empressait alors d'acquiescer. Il rationnait donc le pain à table, volait la part de l'autre et ordonnait, en bon patriarche féru de pourboires, l'extinction des feux à vingt et une heure très précises. Sa grognasse de femme poussait l'hypocrisie jusqu'à aller à la messe le dimanche rien que par esprit de pari, et changeait d'amants-clients au gré des jours. Plus précisément selon les impératifs de la spéculation financière en usage dans le milieu qui est le sien. Ni plus ni moins.

Encore bien des années plus tard, un voyageur qui revenait des pays du Nord a affirmé sous la foi du serment (sans qu'on lui eût demandé d'être aussi catégorique) avoir vu, dans un petit bourg sans gloire et sans passé, Iréna Iroun, l'ancienne serveuse qui s'appelait alors Alba Zoccorosso. Habillée en noir, Iréna Iroun se tenait debout sur le seuil d'une mesure sordide. Tout le monde disait d'elle, rapportait ce voyageur, non du mal ou du bien, mais qu'elle savait organiser, à son échelle, le trafic d'alcool frelaté dans ce gros bourg de bûcherons d'un autre âge. Iréna Iroun était pieds nus et avait les cheveux coupés court, ébouriffés. Son rire, qui n'en est jamais un tant il trahissait une vigilance et une tension de tout son être, laissait apparaître un trou noir, un gouffre béant édenté. Elle scrutait toujours le ciel, un ciel bas, froid et sale. La fente involontairement impudique de son habit noir laissait voir des fesses nues, oblongues, jaunies et fripées par la morsure du temps. Elle avait vieilli Iréna Iroun, rabougri et fini par ressembler à la vieille pillarde, sa rapace de mère. Sur l'autre rive de l'étang, en face de cette mesure de contrebande, le voyageur disait aussi avoir vu une silhouette de sexe indéterminé et sans âge, chaudement vêtue, qui se tenait immobile, impassible témoin de l'agonie de l'espoir. De ce que fut l'espoir, aujourd'hui déchiqueté, hier

trahi dans la ville des terrains vagues caillouteux et des cimetières enneigés s'étalant à perte de vue au pied des immeubles de la désolation.

Le même voyageur disait encore l'avoir revue, au sortir d'une longue convalescence, tituber dans les ruelles d'un gros bourg de forains et de saltimbanques grabataires. La soixantaine bien tassée, fardée et la Bible dans le sac - une Bible dont elle avait une lecture très particulière - Magdalena Ciagaravia reprit en effet du service. Elle s'offrit un dentier neuf, cessa d'aller se recueillir sur la tombe de son mari, étripé par mégarde dans une rixe de maquignons ivres - encore une "victime innocente - et renoua avec toutes ses damnations pleines et entières. Magdalena Ciagaravia, alias Bernarda Burgueftw, alias Irène Baladoul valid, alias Alba Zoccorosso, alias encore et enfin Iréna Iroun prit donc l'habitude, le soir venu, de se tenir debout, droite et petite, sur le bas-côté de la route à la sortie du bourg. Evidemment, la police la connaissait bien et la laissait faire. L'ordre public n'en était en rien menacé. Madame Magdalena - que la silhouette de l'étang gelé appelait trente ans auparavant Iroun la Sublime - la péripatéticienne sexagénaire gagnait donc confortablement sa vie et gratifiait de ses largesses le chef de la police locale, un quintal de graisse bègue et asthmatique.

Magdalen Ciagaravia allait mal et son état empirait de jour en jour. Sa phobie du Portugal et des Portugais, ajoutée à son autre phobie des "papiers matrimoniaux" - papiers qu'elle avait pourtant longtemps déifiés - et à la propre logique de son délire démentiel, autant de raisons qui la menèrent droit à l'asile d'aliénés pour le restant de ses jours. C'est à dire que cette fois encore Magdalena Ciagaravia ne fit pas long feu dans le métier. Sa carrière de péripatéticienne dilettante prit fin un peu au-delà de soixante ans. L'opinion publique dans le bourg et ailleurs sait pourquoi seul le chef de la police locale en ressentit beaucoup de chagrin. Le manque à gagner n'était pas sans négligeable.

Un soir d'octobre, des bûcherons des alentours trouvèrent Magdalena Ciagaravia moribonde, gisant à la lisière d'un bois obscur jour et nuit. Elle expira dans leur bras sans une prière, l'œil hagard et apeuré. La gitane postiche, que seul la pièce en or fascinait et qu'aucun idéal n'a pu séduire, portait sur son faciès les traces ultimes de l'étonnement et de

l'hébétude sans réponse. Etrangement, son collier de perles en toc renvoyait dans le noir du petit bois une tache de lumière aveuglante qui éclairait les profonds sillons de son cou fripé. Son collier de perles en toc, son unique soutien et complice dans la vie, plongeait avec elle dans la tombe.

Magdalena Ciagaravia n'eut pas de descendance qui lui ressemblât ; et personne au monde n'aurait eu le front de dire qu'elle partagea, de toute sa vie d'errance et de dérive, les lambeaux de gloire de la Sainte de Madame, cette prostituée numide génitrice d'un autre Numide qui trahit les siens dans l'allégresse et le recueillement au profit de la nouvelle Rome. Magdalena Ciagaravia eut l'immense délicatesse de mourir sans auréole de sainteté. En cela, elle réalisa enfin, sans le savoir et sans le vouloir, l'accord parfait avec elle-même, avec sa destinée.

A son enterrement, il n'y eut pas grand monde, un prêtre frileux sentant l'ail et le gros rouge, l'encens et le moisi d'une soutane élimée de partout, et deux croque-morts cireux visiblement joyeux d'avoir gagné quelque pécule au tiercé. La solitude absolue et l'oubli accompagnèrent Magdalena Ciagaravia dans son voyage vers le néant. Loin, très loin derrière le corbillard une jeune fille pauvre sentant la fraîcheur du foin de sa belle misère marchait en claudiquant sur la route grise déjà saisie par le givre. Elle allait enterrer une fulgurance étoilée qui, l'espace d'un instant, l'aveugla en l'éblouissant à jamais. Survivant à la mort de son ombre, en ce jour de grisaille le automnale, elle mordit à pleines dents, sans deuil et sans transition, dans son évanescent devenir qui naqui, chétif et déjà sénile, dans la terre grasse d'un cimetière du Nord;

La silhouette immobile, impassible mais vigilante, regardait du haut de son talus partir le corps de Magdalena Ciagaravia. La gorge serrée à se rompre, la silhouette sentit sa respiration s'accélérer. Elle quitta les lieux à grands pas ne sachant où aller. Il lui fallait marcher et marcher encore pour être ailleurs à chaque instant. S'arrêter, c'était se laisser rejoindre par cette déferlante inexorable, par l'effondrement dit impudique. A bout de souffle, il entra dans le hall d'une gare; Ses sanglots se cassèrent net dans sa gorge.

La matinée de ce mois d'Octobre était simplement radieuse. La température était de saison et le quai de la gare net, rectiligne, impeccable. Tard dans la nuit, à l'heure où plus aucun train n'était attendu, le chef de gare vint doucement réveiller la silhouette qui semblait dormir assise. La silhouette ne broncha pas ; Elle gardait les yeux clos et son immobilité était parfaite. "Encore un exemplaire qui s'éteint", se dit le chef de gare. Mais la silhouette se leva et partit dans la brume épaisse de la nuit.

Le cahier glissa des mains du dormeur, ouvert à la dernière page. L'homme qui vécut l'exacte moitié du temps qui lui était imparti, et qui n'avait pas encore trente ans, dormit d'affilée une journée et une nuit pleines et entières. Le surlendemain, le nouveau locataire, qui aimait fouiller dans les corbeilles à papiers, se réveilla forcément aux aurores, se fit beaucoup de café et descendit à pied en ville.

Un soleil sans équivoque, doux et un peu humide, se levait doucement derrière les contreforts vert sombre du Ravin de la Femme sauvage. Ce texte manuscrit, gribouillé à la hâte et souvent difficile à déchiffrer inquiétait vaguement ce promeneur du matin.

Il pressa le pas pour aller rejoindre les artisans fiévreux de l'utopie toujours possible : ses camarades du Front de mer.